This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Class 15 No 28 Shelf

MONSIEUR BOTTE.

IV.

THE MILITARY SERVICE INSTITUTION
PRESENTED BY
NOT TO BE TAKEN FROM ROOMS.
OF THE UNITED STATES

MONSIEUR BOTTE,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

TOME QUATRIÈME.

DE L'IMPRIMERIE D'EGRON.

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS DU TRIBUNAT, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS.

AN XI. — 1803.

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
561569
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R L

MONSIEUR BOTTE.

CHAPITRE PREMIER.

Tentatives, événemens.

Sophie, malgré le trouble de ses sens, était capable de réflexion. Un événement imprévu pouvait changer la façon de penser de son père, et à travers ses larmes, elle entrevoyait le bonheur dans l'avenir. Charles, ardent, impétueux, ne voyait que les obstacles; son imagination exaltée les lui peignait insurmontables, et M. Botte, en rentrant chez lui, trouva le tableau le plus déchirant: son neveu gardé à vue, délirant,

méconnaissant tout ce qui l'environne, tout, jusqu'à cet oncle, dont la voix seule le faisait trembler autrefois, et qui lui est si cher aujourd'hui. « Possédez - vous, Monsieur, lui criait M. Botte : on peut être amoureux, mais on ne fait pas de semblables extravagances. J'ai aimé ta femme, Horeau ; je le lui ai dit, parbleu. Elle m'a répondu que je lui déplaisais, et je ne me suis pas pour cela cassé la tête contre les murs. Que serait-ce donc, s'il savait que ce marquis a amené du Kamtchatka un joli Monsieur, dont il compte faire son gendre ? » Charles, que le cher oncle croyait dans un délire absolu, n'entendit que trop ces derniers mots. Il fit des efforts surnaturels, et se dégagea des bras de ceux qui le retenaient dans son lit.

C'est un furieux qui ne se possède plus. Il veut tuer le chevalier, et le

cher oncle court enfermer ses armes. Il veut sortir ; le cher oncle ferme toutes les portes. Il veut sauter par la croisée ; M. Botte le retient par le pan de sa chemise ; mais le neveu entraîne l'oncle, ils vont sauter tous les deux. Horeau s'accroche à l'habit de M. Botte, un laquais saisit Horeau par les épaules ; un second laquais arrête son camarade par la ceinture de la culotte ; un mouvement rétrograde s'opère.

Charles demeure fixé, un pied sur le châssis et l'autre sur le parquet ; son oncle le prend dans ses bras. « Malheureux, tu veux donc que je reste seul sur la terre, sans support, sans personne qui me ferme les yeux ; et qu'ai-je fait, ingrat, pour que tu m'abandonnes ? Je t'ai traité comme mon fils, j'ai renoncé pour toi au bonheur d'en avoir. Oui, je le dissimulais l'autre jour, et je l'avoue

aujourd'hui, vaincu par la force du moment, oui, c'est pour toi seul que j'ai renoncé au mariage, et tu veux que je m'en repente!..... Allons, Monsieur, recouchez-vous et écoutez-moi.

» Vous souffrez ? hé, ventrebleu, n'ai-je pas souffert aussi, moi, qui ne suis pas amoureux ? J'ai été arrêté, j'ai reçu un coup de bourrade; j'ai été emprisonné, dépouillé; je suis rentré ici dans l'équipage où vous voilà, et j'ai pris mon parti. Mais vous, Monsieur, vous êtes sans caractère; vous vous livrez au désespoir. Corbleu, pensez-vous être né pour que tout aille au gré de vos souhaits ? Est-il digne du bonheur, celui qui ne sait pas souffrir ? — Plus de bonheur, mon oncle... plus de bonheur pour moi.... — Qui vous l'a dit, Monsieur? ne suis-je pas là pour amener, pour saisir les circons-

tances favorables ? Je persiste dans mon projet ; je suis plus opiniâtre que tous les marquis ensemble, et de par tous les diables, je n'en aurai pas le démenti ! . . . Allons, Charles, mon ami, mon neveu, modère-toi. Fais quelque chose pour ton vieux oncle, pour ta Sophie, qui meurt, si elle te perd. »

Le nom de Sophie est le plus efficace de tous les talismans. C'est à ce nom que Charles écoute, qu'il se possède, qu'il devient capable de raisonnement. Sa mémoire, trop fidèle, lui rappelle les obstacles sans nombre qui le séparent de mademoiselle d'Arancey, et M. Botte, enchanté, promet de les lever tous les uns après les autres. Il ne sait pas trop comment il s'y prendra ; mais semblable au médecin qui traite un malade désespéré, il commence par tout promettre, sauf à tenir ce qu'il pourra.

Et d'abord, pour réaliser ses promesses, il se dispose à partir pour la ferme, à voir le marquis, le chevalier, Sophie, Edmond, et à faire et à dire ce que les circonstances lui suggéreront de mieux. Mais avant de se mettre en route, il veut que Charles s'engage solennellement à ne plus tenter le saut de la fenêtre, à boire, à manger et surtout à ne tuer personne; car, disait très-bien M. Botte, tirer proprement la carte ou la tierce, est en petit l'art du gladiateur : ce métier-là doit être abandonné au mépris; et on ne prouve pas qu'on ait raison en perforant son homme.

Charles, ravi des espérances que lui donnait son oncle, contracta hautement et devant témoins, l'engagement exigé. Pour preuve évidente du retour de sa raison, il écrivit à Sophie une longue lettre qui n'avait pas le sens commun, mais qu'elle devait

trouver admirable, parce qu'elle prouvait un amour excessif : les grandes passions extravaguent.

Le bon et digne oncle se chargea de l'épître, s'obligea à la remettre et à rapporter une réponse, monta en voiture, et partit pour aller chercher de nouvelles aventures. A moitié chemin, il rencontra le vieux Edmond, qui lui dit qu'il allait savoir des nouvelles de Charles. Moi, j'en apporte, répondit M. Botte. Il plaça le vieillard à côté de lui, et apprit ce qu'Edmond savait ; c'est-à-dire, tout ce qui s'était passé jusqu'au moment de la proposition du père, et de la mise aux arrêts de la fille.

Il y avait long-temps que le cher oncle n'avait crié : les harangues sentimentales n'étaient pas dans son genre, et il se promit bien de se dédommager en querellant le marquis, le chevalier, Sophie même, dès qu'il

aurait l'honneur de se trouver en leur présence.

Il y avait de bonnes raisons pour que cet honneur ne s'obtînt pas aussi aisément qu'il l'imaginait. Le laquais député par lui, de la ferme au château, revint lui dire que le marquis ne pouvait voir personne : en voilà un de moins à gronder. Il était bien sûr du plaisir qu'aurait Sophie à le voir, et son laquais revint lui dire, de la part du marquis, qu'elle était incommodée. « Pauvre petite !... Je le crois bien. Elle aime tant mon Charles ! Oh, il y a des pères qui ont le diable au corps. Va dire à ce chevalier d'Égligny que j'ai à lui parler de quelque chose qui le regarde personnellement. » Le chevalier était en affaires, et priait M. Botte de l'excuser. « Corbleu ! ces gens-là se donneraient-ils le mot pour se moquer de moi ? Quand on

ne veut pas me recevoi
il entra en effet.

Le marquis et le ch
passés dans l'appartem
M. d'Arancey n'avait
son gendre futur une
son départ pour la te
mais comme il craign
ne se permit, malgré
parler de M. Montema
trop d'intérêt, il ava
nable d'accompagner
que sa présence impo
la jeune personne.

M. d'Arancey vou
chevalier la rigueur,
pour un amant, dont
Sophie; Sophie blâma
duite de son père po
découvert devant un
père et la fille se dir
affectueuses, tendres
démentaient leur ton

visage ; et le chevalier n'en fut pas moins dupe de cette comédie, parce que les amans sont dupes de tout. Il ne douta point que la proposition du marquis n'eût été agréée, parce qu'il le désirait ainsi. Il parla de son mariage à Melle. d'Arancey comme d'une affaire conclue. Il en parla avec une satisfaction, une reconnaissance, une délicatesse, un charme qui l'eussent fait aimer, si la trist Sophie n'eût été prévenue pour un autre. Elle ne répondait pas un mot, et son silence était pris par d'Égligny pour un effet naturel de la pudeur. Comme on se trompe avec de l'esprit, quand on aime à se flatter.

Le marquis, qui ne perdait pas de temps, avait convoqué le matin l'assemblée d'usage pour se faire nommer tuteur de sa fille, et pouvoir vendre sa terre à la charge de *remploi*. Comme une affaire de finance et une

affaire de cœur sont deux choses tout-à-fait différentes, Sophie parla; elle marqua à son père le plaisir qu'elle éprouvait à seconder ses vues; et comme ce sujet était le seul sur lequel elle pût s'expliquer librement, elle s'étendit avec complaisance, et de manière à donner de son esprit une certaine idée au chevalier. Femme qui ne veut pas nous aimer, est toujours bien aise de nous prouver qu'elle est digne de nous plaire.

Voilà où on en était, lorsque M. Botte ouvrit brusquement la porte. En le voyant, Sophie respira. Le marquis sentit les dangers d'une telle entrevue : il se troubla; mais persuadé que les grands airs d'un homme qualifié produisent toujours quelqu'effet, il se remit, déploya toute la noblesse dont son individu était susceptible, et dit très-haut, en toisant notre cher oncle : « Je n'aurais pas cru, Monsieur

qu'on poussât le défaut d'égards...— Jusqu'à parler malgré eux à ceux qui ne veulent pas nous entendre ? Chacun a sa manière, monsieur le marquis. Moi, je n'aime pas à faire dix lieues pour rien. Au reste, je suis fort aise de vous trouver réunis : je vous dirai votre fait à tous en peu de mots, et je me retirerai ensuite. — Il est inutile, Monsieur, de faire une scène ici, et vous aurez beaucoup plus de mérite à vous retirer avant. — Je ne me retirerai pourtant qu'après. Mademoiselle me présente un siége, je l'accepte ; je n'ai pas l'habitude de parler de bout. Faites comme moi, marquis ; mettez-vous à votre aise.— Mais il est incroyable, Monsieur..... — Ah, vous ne voulez pas vous asseoir ; tout comme il vous plaira. Je commence. »

Le chevalier ne savait trop que penser de la conduite de M. Botte ;

il était incertain du parti qu'il devait prendre à son égard. L'air affectueux de Sophie lui faisait craindre de déplaire complétement en brusquant le cher oncle; et comme il ne voulait pas se mettre mal dans l'esprit du marquis en approuvant des originalités, il se renferma dans les bornes d'une exacte neutralité.

M. d'Arancey était sur les épines. Il estimait M. Botte malgré lui; il lui devait de l'argent, et ce n'est guère qu'au théâtre où on voit des créanciers mis à la porte par les épaules. D'un autre côté, il était essentiel de détourner une conversation dont Sophie invoquait clairement la suite par les regards qu'elle adressait au cher oncle. Le marquis tenta une diversion en parlant de ses ventes, de ses acquisitions; il entra dans les plus grands détails, et il s'applaudissait de sa petite ruse, parce que

M. Botte écoutait, et que sa chaleur devait tomber en écoutant. Notre cher oncle en effet ne perdait pas un mot, et prenait déjà ses arrangemens sur ce que lui disait le marquis..

« Tout cela est à merveille, lui dit-il, monsieur, quand il eut cessé de parler. Venons maintenant à l'objet de mon voyage. — Hé! par grâce, monsieur.... — Non, monsieur, je suis venu pour parler, et je parlerai. M. le chevalier, vous êtes un joli homme, mademoiselle est charmante, on vous la destine, vous en êtes fort aise; tout cela est très-simple, et jusqu'ici je n'ai pas de reproches à vous faire. Mais j'ai un neveu, moi, monsieur..... — Je vous supplie, M. Botte..... — Supplication inutile, M. le marquis. Je dirai tout, puisque vous n'avez pas eu la générosité de le dire vous-même. Oui, M. le cheva-

lier, j'ai un neveu plus joli garçon que vous encore. Il idolâtre Mademoiselle, et il en est tendrement aimé. On prétend qu'on risque beaucoup en épousant une femme malgré elle; vous pouvez être tranquille à cet égard; Mademoiselle est aussi sage qu'elle est belle. Mais la condamnerez-vous à gémir dans des liens que son cœur repousse? chercherez-vous la jouissance dans les bras d'une femme inanimée? êtes-vous fait pour goûter le plaisir barbare de la voir s'éteindre dans les larmes? Réfléchissez-y bien, monsieur : elle est capable d'obéir à son père, et quelle source inépuisable de regrets vous ouvrez devant vous! »

L'approbation de Sophie n'était pas équivoque. Elle baisait les mains de M. Botte; elle regardait son père et le chevalier d'un air si suppliant! Le marquis, rouge de colère, ron-

geait ses ongles, et d'Egligny, déconcerté, sentait qu'il jouait un assez sot personnage.

« Et vous, poursuit M. Botte, vous, père injuste, qu'on ne connaît que depuis un jour, et qui marquez ce jour par des actes de tyrannie, ne redoutez-vous pas les suites de votre violence? Vous ne devez compte, dites-vous, de votre conduite à personne? Echapperez-vous au cri de votre conscience? qui vous répétera sans cesse : Tu as été le bourreau de ta fille?

» Finissez, finissez, s'écrie d'une voix terrible le marquis d'Arancey. — Je vous ai dit à tous deux ce que je pensais, ce que je devais vous dire: je dois aussi la vérité à mademoiselle, et elle n'échappera point à son austérité. Mademoiselle, un père injuste n'en est pas moins respectable. Vous

avez pu disposer de vous en son absance; son retour le rétablit dans ses droits. Quel droit plus sacré pour un père, que celui de disposer de sa fille, et c'est celui-là même que vous osez lui contester! Que deviendront le repos, l'harmonie des familles, si l'enfance s'établit juge dans sa propre cause, si elle dédaigne l'expérience de ses parens, si elle donne un nom odieux à une fermeté légitime, si elle oppose un amour frivole à ce que la nature a de plus saint? Votre père vous déclare que votre hymen avec le chevalier assure le bonheur du reste de sa vie, et vous pouvez balancer! vous voulez perdre en un instant mon estime et celle des honnêtes gens que vous possédez toute entière. . . . . Vous pleurez. Ce ne sont pas des larmes que je vous demande; c'est votre consentement : il est pénible à donner, je le sens. Mais

où serait le mérite de la vertu s'il n'en coûtait rien pour l'exercer?

» Allons, Mademoiselle, du courage. Ayez le noble orgueil d'être parfaite en tout. Remplissez ce terrible devoir, et malheur à votre père s'il ne fait pas le sien. »

Mademoiselle d'Arancey est atterrée par un langage pressant, par des conseils opposés à ce qu'annonçaient les premiers discours de M. Botte. Accoutumée à lui céder depuis longtemps, habituée dès l'enfance à être vertueuse sans efforts, elle croit pouvoir se dispenser d'obéir dans cette importante circonstance. M. Botte reprend la parole; il insiste, il tonne, il caresse; sa raison éloquente impose silence pour un moment à l'amour qu'inspire l'un, à l'aversion qu'on a pour l'autre; il persuade, il subjugue, il entraîne. Un *oui*, à

peine articulé, s'échappe; mais il a été entendu, recueilli avec transport par M. d'Arancey, avec ivresse par d'Egligny.

Ces deux messieurs n'entendent pas plus que Sophie la conduite de M. Botte; elle leur est favorable et cela leur suffit. Ils oublient les réflexions désobligeantes qui ont précédé son exhortation à la charmante fille, et ils prodiguent les attentions et même les égards à ce bourgeois qu'ils ne daignaient pas admettre. Quelle abondance de paroles affectueuses, que de protestations de reconnaissance! « Hé! messieurs, vous ne me devez rien. Vous vous trompez lourdement si vous croyez que j'aie fait quelque chose pour vous. — Je ne vous entends pas, M. Botte. — Je vais m'expliquer clairement M. le marquis. Il m'est nécessaire à moi, que Mademoiselle soit la plus parfaite

des femmes. Elle devait s'immoler, elle y a consenti, et l'effort cruel qu'elle s'est imposé ne restera pas sans récompense. — Mais, mon cher Botte, ceci n'est pas clair du tout. — Non? Hé bien, M. le marquis, ce mariage auquel elle a consenti ne se fera point: voilà, je crois du positif. — Qui l'empêchera de se faire, Monsieur? — Moi, de par tous les diables. Je vous ai porté tous à faire votre devoir, et je ferai le mien. — En engageant ma fille à retirer sa parole? — Elle en est incapable. Mais vous l'en releverez. — Jamais. — Nous verrons. Mon neveu a des droits, et je les soutiendrai. — Contre qui, s'il vous plaît? — Contre vous, parbleu. — Le projet est original. — Je n'en forme pas d'autres. — Quand je vous disais, chevalier, que cet homme est d'une bizarrerie..... — Trop heureux, monsieur, que vous

n'ayez que ce reproche à me faire. Je vous fais grâce, moi, de ceux que vous méritez; mais tenez-vous sur vos gardes; défendez-vous bien, car j'attaque vigoureusement. J'ai fait tout à l'heure le papa avec Mademoiselle, et maintenant je suis le confident, l'agent, l'appui de Charles, et afin que vous n'en doutiez pas, je remets à Mademoiselle, mais devant vous, une lettre dont je suis chargé. — Mais vous extravaguez, Monsieur. — En quoi donc, Monsieur? Me voyez-vous méconnaître la voix du sang, sacrifier un enfant soumis à des chimères? — Sortez, Monsieur, sortez, il en est temps. — Je sortirai quand mademoiselle m'aura remis la réponse que je me suis engagé à rapporter. Permettez que je me rasseoie, afin d'attendre à mon aise. — Mais cela ne s'est jamais vu; si je vous devais moins..... — Oh,

faites comme si vous ne me deviez rien. »

Pendant cette conversation, Sophie écrivait en effet, et elle présenta sa lettre ouverte à M. Botte. « Je suis sûr qu'elle est bien, ma nièce; mais je ne la recevrai pas que votre père ne l'ait lue : je ne viole jamais les convenances. — N'ajoutez pas l'ironie, Monsieur..... — Lisez, M. le marquis, que diable, lisez donc; vous faites l'enfant. — Il faut le satisfaire pour s'en débarrasser. — C'est le moyen le plus sûr. »

Le marquis lit; mais de très-mauvaise grâce.

« Je suis pénétrée de votre situation, et la mienne est plus dure encore. Votre oncle, si indulgent pour vous est sans pitié pour moi : il m'oblige à promettre ma main au chevalier. Si ce mariage se conclut, je ne vous demande qu'une grâce : oubliez

la triste Sophie; soyez heureux, et je serai moins infortunée. »

« Vous conviendrez, M. le marquis, qu'on ne peut s'exprimer avec plus de décence... Oh, rendez-moi la lettre, s'il vous plaît, ou je prierai Mademoiselle de m'en faire un *duplicata*. Adieu, ma nièce. Respectez l'engagement que vous avez contracté. M. le marquis, de vous à moi, c'est guerre ouverte. Nous verrons qui sera le plus adroit. — Sortirez-vous enfin, Monsieur! — Je sors, Monsieur, parce que je n'ai plus rien à dire. »

M. Botte court chez le notaire, fait passer une procuration au nom de son valet de chambre, à qui il fait prendre la poste à l'instant. Le marquis sent que la publicité est un lien de plus pour une fille modeste, et il court à la municipalité faire afficher le mariage de Sophie et la vente de

la terre d'Arancey. Le chevalier se prépare à se rendre à Paris, où il compte prendre la diligence de Bourges. En faisant sa petite valise, il repassait dans sa tête ce qu'il avait entendu. Il aimait mademoiselle d'Arancey; mais ce qu'avait dit M. Botte faisait sur lui une sorte d'impression. On ne se sacrifie pas pendant des années à l'amitié, sans avoir des qualités estimables, et d'Egligny pensait combien il est dur, peu délicat, de posséder une femme qui ne se donne point. Au reste, il avait servi le marquis long-temps avant de prétendre à sa fille, et il se promit de le servir toujours, sauf à se déterminer, relativement à son mariage, d'après les réflexions qu'on a le temps de faire pendant un voyage de quinze jours.

Mademoiselle d'Arancey, étourdie de ce qui venait de se passer,

restait accablée sous une foule d'idées plus pénibles les unes que les autres. D'Egligny persistera-t-il à épouser une femme qu'il sait unie à un autre par l'amour le plus tendre? Les démarches du marquis semblent l'annoncer, et ces démarches, dont l'effet doit être si prompt, la glacent d'effroi. Peut-elle compter sur les promesses indirectes de M. Botte? le résultat en est éloigné, et par conséquent incertain. D'ailleurs il lui recommande l'obéissance; c'est de son père seul qu'il veut qu'elle tienne le bonheur: et le moyen de vaincre ses préventions? Elle s'entretenait de tout cela avec Fanchon, ou plutôt elle s'entretenait avec elle-même, car Fanchon, fille très-sensible d'ailleurs, n'était qu'une machine à *oui* et à *non*. Ce qui modère par intervalles les peines de l'aimable enfant, ce qui empêche sa tête de se perdre

tout-à-fait, c'est que ce chevalier si redoutable va partir, que pendant quelque temps au moins il ne l'obsédera pas, et qui sait, après tout, ce que le temps peut amener. Voilà pourtant les angoisses où nous jette cet amour, qui se présente d'abord sous des formes si séduisantes, et qui se plaît ensuite à déchirer les cœurs qu'il a soumis!

Charles était au contraire plein de confiance dans les promesses de son oncle. Il était convaincu que personne ne pouvait lui résister, et les raisonnemens du flegmatique Horeau venant à l'appui de cette heureuse conviction, il ne fut pas difficile de faire prendre au jeune homme ce qui était propre au rétablissement de ses forces physiques et morales. Le départ précipité de son oncle, sa belle chaleur, ses dernières expressions que Charles répétait sans

cesse, la lettre qu'il devait rapporter et qui protesterait d'une éternelle fidélité, tout concourait à rendre à l'amant malheureux la tranquillité de l'espérance. Horeau qui se fait des systèmes comme un autre, est persuadé du bon effet du grand air sur une tête détraquée, et il propose à M. Montemar un tour de promenade après dîner.

Charles accepte, et le nouveau mentor préfère les Tuileries, parce qu'on y trouve assez communément une réunion de jolies femmes, et que de toutes les distractions, il n'en est pas d'aussi puissante. Horeau portait même ses vues plus loin : il ne lui semblait pas impossible qu'une passion nouvelle effaçât un jour l'ancienne ; et on n'a pas toujours affaire à un marquis d'Arancey.

D'après ce plan si sagement conçu, Horeau se proposait de chercher des

yeux la beauté qui devait dédommager son jeune ami. D'abord, pensait-il, on s'assied près d'elle. Le jeune homme est beau; on le voit avec plaisir. La conversation s'engage; il a de l'esprit et il plaît. J'annonce qu'il reviendra demain, et la dame ne manquera pas d'accourir. Le jeune homme, réservé la veille, se livre davantage. La dame est aimable aussi, et cependant il ne l'aime pas, oh, pas du tout. Mais il revient de lui-même le troisième, le quatrième jour. Sophie perd insensiblement dans son cœur. Au bout de la quinzaine, on se la rappelle comme on se souvient d'un songe pénible; au bout du mois on ne s'inquiète plus de ce qu'elle deviendra, et, après tout, pourquoi a-t-elle un père qui n'a pas l'esprit fait comme un autre.

Ce moyen-là a réussi plus d'une fois dans le monde; mais dans un

roman! un amant infidèle! fi! l'horreur! c'est ce qui ne se voit jamais, à moins pourtant que le perfide auteur ne veuille torturer l'héroïne de toutes les manières, et je ne veux pas affliger la petite fille qui me cachera sous son traversin, qui lira quelques pâges à la dérobée avant de mettre l'éteignoir sur sa bougie: je respecte le sommeil de la beauté.

Toutes les femmes qui faisaient *espalier* aux Tuileries, déplurent donc complètement à Charles. Celle-ci est une mère sur le retour, dont la mise annonce la coquetterie. Tout en elle est recherché et de la plus agaçante propreté; sa coiffure est parfaitement entendue; des crochets, artistement disposés, cachent des rides naissantes; un voile transparent adoucit l'éclat du rouge sans rien ôter à la vivacité qu'il communique à des yeux exercés, et sa grande

fille, droite comme un cierge, pâle comme un spectre, est habillée comme un fagot.

Un peu hors la ligne, est une dame mise avec une extrême simplicité. Son fichu est attaché sous le menton; mais il dessine parfaitement des formes séduisantes. La manche de sa robe descend jusqu'à la naissance de la main; mais cette main est potelée et d'une blancheur éblouissante. Elle joue voluptueusement avec une grande croix brune, suspendue à un petit ruban noir..... Ah, madame est peut-être dévote?

Précisément. A deux pas d'elle est assis un monsieur, dont les cheveux forment une couronne artistement arrangée. Il porte un frac gris, un dessous noir, des bas violets... c'est un prêtre. Il parle avec une onction, qui se peint sur sa figure pateline; il parle d'un peu loin

pour dérouter la médisauce; il ne fixe jamais la dame; mais on remarque qu'il ne perd pas de vue la main potelée, ou l'impénétrable fichu. La dame lui répond sans le regarder en face; ses yeux se portent beaucoup plus bas, ce qui n'est pas plus modeste... ces gens-là *sont arrangés*.

Voilà une jeune veuve assez jolie qui brûle de se remarier. Elle regarde tous les hommes d'une manière qui veut dire : approchez-vous, et tous passent.

Celles-là ont le maintien le plus décent. Mais on dîne chez elles pour un louis, et on y trouve un lit, lorsqu'on est trop loin de chez soi.

J'en vois une qui me paraît de bonne foi. Elle n'a ni blanc, ni rouge, elle ne cache point ses rides, et elle joue avec un enfant, qui sans doute est son petit-fils : j'en juge à la ten-

dresse qui ranime des yeux éteints ; mais tout en elle annonce la décrépitude, une fin prochaine, et ce spectacle n'est pas agréable.

Plus loin, sont des femmes entretenues, près desquelles une mère ne rougit pas de faire asseoir sa fille : elle veut pourtant la marier.

Dans les contre-allées circulent quelques malheureuses qui offrent leurs charmes, en dépit de la vigilance des sergens chargés de la police.

A travers tout cela, passent et repassent des jeunes-gens, qui se tiennent sous le bras, qui barrent l'allée, qui obligent l'homme raisonnable à se déranger, qui parlent très-haut, qui rient plus haut encore, sans trop savoir de quoi et pour se faire remarquer; qui regardent sous le nez les femmes qui leur paraissent dignes de quelqu'attention, qui en médisent ouvertement, et qui ne font que mé-

dire : ils ne savent point qu'une femme n'a pas d'intérêt à paraître estimable aux yeux d'un homme qui ne l'est pas.

Charles aurait poussé plus loin son examen et ses observations, si au milieu d'un grôupe, il n'eût reconnu Guillaume, fort bien mis, faisant l'agréable, et paraissant donner le ton à ceux qui l'entouraient. Charles ne concevait pas qu'on pût avoir cet air libre et gai en sortant de prison. Il y a bien d'autres choses que Charles ne concevrait pas.

Notre jeune homme avait grande envie de savoir la cause de la détention de Guillaume : on peut être amoureux, malheureux et curieux Il n'y a pas d'homme qui ne soit un peu femme de ce côté-là.

Il balançait à aborder Guillaume dans un lieu public : l'ex - piqueur le vit, et termina ses irrésolutions en

accourant à lui. « Hé bien, Monsieur, où en sont vos affaires ? — Et les tiennes, Guillaume ? — Mac-Mahon, s'il vous plaît, Monsieur. — Ce nom ne t'a pas porté bonheur. — J'en conviens; mais il faut que je le garde. J'ai si bien prouvé l'identité, qu'il m'est aussi impossible de cesser d'être Irlandais, qu'à vous de le devenir. — Et malgré ton adresse, tu n'as pu éviter l'indigne maison.... — Ne faites pas fi de la Force, Monsieur, les plus honnêtes gens y vont, témoin Monsieur votre oncle. — Par l'effet d'une méprise; mais toi ? — On s'est aussi mépris à mon égard, Monsieur; on a cru que j'avais tué ma femme... — Oh, tu es marié ? — Et je compte être libre incessamment. Je n'entends pas trop ce que tu veux dire, M. Mac-Mahon. — Asseyons-nous, Monsieur, je vais vous mettre au courant.

» Vous vous rappelez où j'en étais avec ma veuve de Saint-Domingue. — Oh, à merveille. — Elle m'adorait, Monsieur; le moment où je devais être dans ses bras ne pouvait venir assez tôt, et moi, je lui parlais le même langage, et avec une vérité qui ne me coûtait rien, parce que je me faisais illusion, et que je m'imaginais adresser la parole à son coffre-fort. Quand j'avais joué la passion jusqu'à m'enrouer, j'allais réaliser avec Henriette, c'est la petite femme de chambre, les tableaux voluptueux dont je charmais l'imagination de ma veuve.

» Il n'est pas décent de compter avec une femme à qui on persuade qu'on la prendrait sans chemise. Le soin du contentieux regarde les papas; je n'en avais point qui pût criailler à la rédaction du contrat, et je jouai le désintéressement, bien sûr

de faire un excellent marché, en supposant que madame de Gonave n'eût que la moitié de ce que lui accordait la renommée. Je pressai vivement le moment décisif, dans la crainte qu'il ne lui prît fantaisie de s'informer de l'état de mes affaires. Nous passons le contrat : tout au dernier vivant; madame de Gonave le veut ainsi, et je ne m'y oppose pas.

» Le grand jour vient enfin. Je présente la main à mon épousée, qui me paraît plus laide que jamais, parce qu'elle est plus parée que de coutume, ou peut-être parce que je pensais aux efforts surnaturels que le soir ... Enfin, Monsieur, nous voilà mariés, et je reconduis madame Mac-Mahon à l'hôtel.

Elle avait commandé un magnifique dîner, où figurèrent les colons nos témoins, et quelques bons sujets que j'avais engagés à sabler le vin de

ma veuve. Propos badins, gaîté fine, équivoque agaçante, j'avais monté la conversation sur le meilleur ton. Madame Mac-Mahon était à tout, répondait à tout. Son esprit m'eût fait pardonner à sa laideur, si un pareil défaut pouvait se pardonner : jusque-là, tout allait bien.

» Je sors, car il n'est pas plus aisé de garder le bon vin qu'on a bu, que d'en conserver le goût, et c'est dommage. Je rencontre le maître de la maison, il m'aborde d'un air assez singulier et me présente un papier. Je l'ouvre; je lis... c'est un mémoire de six mille francs pour loyers et bonne chère fournie à madame de Gonave, aujourd'hui madame Mac-Mahon. Je ne m'étonne point que ma laide femme doive quelque chose : ses affaires son embrouillées, la guerre a empêché les rentrées de fonds, et je dis assez brusquement à notre

hôte qu'il prend on ne peut plus mal son temps, et que ce n'est pas au milieu d'un repas de noces qu'on présente un mémoire. Il me répond qu'un homme inquiet n'est pas maître d'être poli; que madame Mac-Mahon n'a rien; qu'elle lui doit; qu'elle l'a prié de ne pas lui faire manquer un excellent mariage; qu'il s'est gêné pour lui complaire, et qu'il est bien aise de savoir au moins quand je paierai les dettes de ma femme. Jamais, lui cris-je d'une voix de tonnerre, et je rentre furieux dans le salon.

» Je jette les yeux sur madame Mac-Mahon; elle me paraît effroyable, et ma colère s'accroît d'autant. « Qu'avez-vous donc, mon cher petit? — Ce que j'ai, malheureuse? Au lieu des possessions que vous me promettez à Saint-Domingue, je n'ai, dit-on, épousé que des dettes. — Mon tendre ami, j'avoue que je vous ai

trompé; mais que l'amour soit mon excuse. — Que la foudre t'écrasse. C'est-à-dire que me voilà chargé d'un monstre dont rien ne tempère la laideur? Madame Mac-Mahon est d'un caractère irascible, et il est des vérités qu'une femme ne pardonne point. Une suite d'exclamations sur le physique de la mienne fit partir de sa main décharnée un flacon, qui me siffla aux oreilles, et fut se briser dans un glace qu'il mit en morceaux. Je fus enchanté de l'attaque : outré, désespéré, j'avais au moins un prétexte pour saisir ma femme par le chignon, et user amplement de mes droits de mari.

» Messieurs les colons veulent la tirer de mes mains; mes bons amis leur tombent sur le corps; un combat général s'engage; les verres, les bouteilles, les porcelaines, les meubles, tout se change en un instant en armes

offensives. On se cogne, on s'échine, et au milieu des cris, des juremens, d'un désordre infernal, je ne lâche pas mon adroite moitié. Je l'allais mettre dans un état à ne pouvoir plus duper personne.

» La petite Henriette accourt, se jette au-devant de mes coups et s'écrie : Malheureux Mac-Mahon, tu vas tuer ma mère.

» Je suis aguerri, monsieur, vous le savez. Cependant l'exclamation d'Henriette me pétrifia, et il est constant que si je n'eusse rossé sa mère, la petite coquine me laissait consommer l'inceste. A la vérité, je n'aurais pas été plus coupable que Loth, qui coucha avec ses deux filles; que Jacob, qui coucha avec les deux sœurs, que Juda, qui coucha avec sa belle-fille; mais les patriaches se permettaient des licences qui sont devenues des infamies, tant les usages varient!

» Je me hâtai de sortir de ce repaire, où le dégât que nous avions fait m'exposait à quelques désagrémens; mais par un malheur, facile à concevoir, je trouvai à la porte de l'hôtel la garde et un commissaire. On me fit rentrer; on dressa inventaire des meubles cassés, et procès-verbal. On m'intima l'ordre de marcher, et pour la première fois de ma vie, je fus embarrassé. J'offris ce qui me restait d'argent, et la somme était modique, parce que j'avais tranché du généreux en faisant ma cour à madame Mac-Mahon. Ma bourse ne suffisait pas à beaucoup près : on la prit à compte. J'objectai au commissaire qu'en Irlande on est maître de battre sa femme : il me répondit que cet usage est assez en vogue en France, mais qu'il n'est pas permis d'assommer. Enfin, monsieur, je fus conduit à la Force, et comme dans les événe-

mens les plus désastreux il y a toujours un bon côté, je me consolai en pensant que je n'étais pas obligé de coucher avec ma femme. Lorsqu'elle fut hors de danger, et qu'il fut prouvé que je ne possédais rien, mes détenteurs me relâchèrent; le commissaire, parce que je n'avais plus rien à démêler avec la justice; mon hôte, parce qu'il ne se souciait pas de me nourrir.

» J'avais pourtant une centaine de louis que m'avait fait passer M. Botte, en reconnaissance des taloches que je lui ai épargnées. J'en avais donné dix à Beau-Soleil, pour qu'il me conservât le reste, qui, sans cette précaution, eût infailliblement passé avec l'habit et la bourse de votre oncle.

» Esclave de sa parole, Beau-Soleil a compté fidèlement avec moi, hier, jour de ma sortie; et je vais, avec cet argent, attaquer la dame Mac-Mahon

en divorce pour cause d'incompatibilité d'humeur, ce qui, je crois, est suffisamment constaté.

» Ah, Guillaume, si tu avais de la délicatesse..... — Je n'en aurai jamais. — Que j'envierais ton sort! — Et en quoi donc, monsieur? — Ta gaîté, ton insouciance imperturbables..... — Il faut bien que la nature fasse quelque chose en faveur de ceux pour qui la fortune ne fait rien. Vous êtes donc toujours triste, sentimental? — Oh, ce marquis d'Arancey! — Il est toujours entiché de sa noblesse? — Plus que jamais, Guillaume. — Payez-le avec sa monnaie favorite; tranchez dans le vif; faites-vous noble aussi. — Comment cela? — Comme ceux qui, pour leur argent, deviennent secrétaires du roi, ou telle autre chose, à la différence près, que votre noblesse ne vous coûtera rien, et vaudra la leur. — Je t'entends:

tu m'ennobliras. — Oui, monsieur. — Comme tu t'es fait Irlandais. — Précisément. — Toujours des propositions impertinentes. — Toujours prêt à vous fâcher. Raisonnons d'abord. Je me suis fait des titres pour duper une friponne, et en cela j'ai bien moins tort que les moines qui se faisaient de fausses chartes pour s'emparer du bien qu'on ne leur donnait pas; mais ici, Monsieur, il ne s'agit que d'une ruse innocente. Vous faites le bonheur et la fortune d'une personne qui vous adore; vous ramenez à ses vrais intérêts un vieillard ridicule qui vous tourmente tous les deux. Et enfin, que vos parchemins soient signés par moi, ou par Pepin-le-Bref, vous n'en vaudrez ni plus ni moins : c'est l'homme qui est tout. — Mais comment le marquis croira-t-il qu'on lui ait caché jusqu'à présent..... — Comme les fidèles ont

cru à la quittance de Jeanne de Naples, qui parut cent ans après sa mort. Vous savez qu'elle vendit à Clément VI le comtat d'Avignon, pour trois cents mille florins qu'elle ne reçut jamais. — Pas de plaisanteries, M. Guillaume, il n'est pas ici question de fidèles.... — A qui on persuade tout, même que trois ne font qu'un, ce qui n'est pas une démonstration bien géométrique. Il faut au moins, au marquis, des probabilités, n'est-ce pas? Hé bien, Monsieur, on lui dira que pendant la *terreur* vous avez enterré vos titres; que depuis, l'*égalité* vous a empêché de vous en prévaloir; qu'enfin M. Botte, qui ne veut pas qu'on l'honore, pour les vertus de ses aïeux, vous a défendu d'en parler. — Mais mon oncle ne se prêtera jamais..... — Il n'y a qu'à le tromper lui-même. — Entreprendre de lui persuader qu'il est noble? —

Le lui prouver, morbleu. — M. Horeau, que dites-vous de cela? — Mais, mon jeune ami, je ne sais trop qu'en dire. Il me semble qu'on peut aujourd'hui fabriquer des lettres de noblesse, comme on fabriquerait des *assignats* : l'un n'est pas plus dangereux que l'autre, puisqu'il est reconnu que le tout est de la fausse monnaie.

» Mais, Guillaume, c'est que.....
— Qu'est-ce encore, monsieur? — Le nom de mon oncle....— M. Botte! Ce nom-là n'est pas noble, j'en conviens. Diable! si je pouvais..... si je trouvais..... oui... . non, non..... si fait, m'y voilà. Une révolution en rappelle une autre. — Oh, ne parlons pas de cela. — Pourquoi donc, monsieur? le mal passé n'est que songe. Nous affligeons-nous aujourd'hui de la ligue, de la fronde? et penserons-nous à ce que nous avons vu quand

nous aurons la poule au pot? — Quand cela, Guillaume? — Je ne sais pas, monsieur. Or donc, j'allais vous dire, quaud vous m'avez interrompu, que les Génois déplurent autrefois à certaine impératrice..... — Qu'ont de commun cette impératrice et le nom de mon oncle? — Un moment, Monsieur, l'histoire ne s'écrit pas comme une comédie, et l'historien a le privilége de bavarder seul. Sa majesté impériale, très-chatouilleuse, c'est un droit, ou une maladie attachée au diadème, sa majesté impériale envoya vîte une armée qui s'empara de Gênes sans éprouver de résistance, ce qui n'empêche pas que les Génois ne soient très-braves, comme vous le verrez par la suite; mais on n'est pas disposé tous les jours à se faire casser la tête. Le général de sa majesté, enchanté de sa victoire, lève des contributions, c'est tout

simple. Il pousse les choses un peu trop loin, et alors les Génois se fâchent.

Pour leur apprendre à avoir de l'humeur, son excellence le général leur fait traîner leurs propres canons au camp de sa majesté l'impératrice et du roi de Sardaigne. Comme cet exercice n'avait rien de fort amusant pour eux, ils y mettaient de la nonchalance. On imagina de leur donner du nerf à coups de bâton, et on eut tort : ils étaient disposés à bien faire ce jour-là.

Ils s'attroupent, ils s'arment de ce qui leur tombe sous la main ; ils attaquent leurs vainqueurs dans les rues, dans les places publiques. Ils marchent à l'arsenal, s'arment régulièrement et s'emparent de tous les postes. Les paysans, dont on buvait le vin, qu'ils avaient récolté pour eux, à qui on faisait des enfans,

qu'ils aimeraient mieux faire eux-mêmes, les paysans se rassemblent au nombre de quinze à seize mille. On tombe de tous côtés sur son excellence le général, qui se trouve trop heureux de s'en aller comme il est venu; ce qui ne fait point tache à son nom, car, en guerre comme en mariage, on n'est pas toujours heureux, et nos rois, pour avoir perdu comme des imbécilles les batailles de Crécy, d'Azincourt, de Poitiers, n'ont rien perdu de leur illustration, et jamais on ne leur a contesté leur noblesse.

Or, Monsieur, l'excellence qui allait tantôt battant, tantôt battu, se nommait le marquis de Botta, et vous savez que nous substituons l'*e* muet à l'*a* final des noms propres italiens: ainsi de Botta, je fais Botte. Le marquis était Milanais, et vous êtes Provençaux: les Alpes sont votre mère

commune. Il ne me reste que la filiation à établir. — C'est là que je t'attends. Le bisaïeul de mon oncle était matelot. — Pas du tout, monsieur, il était garde-marine, ce qui au fond est bien la même chose; mais ici la forme fait tout. — Son aïeul était pilote. — Officier expérimenté, qui savait parfaitement le pilotage, et que le roi envoya faire des découvertes aux terres Australes. — Son père était capitaine de cabotage. — Je le fais capitaine de haut-bord, et je produirai son brevet. — Mais mon oncle enfin, qu'en feras-tu? — Il ne m'embarrasse pas plus que les autres. Il a fait le commerce, je ne puis nier cela; mais il l'a fait en gros, très-en-gros, et depuis je ne sais quelle *ordonnance* qu'il faudra que je trouve et que je trouverai, le commerce en gros ne déroge plus.

— C'est trop plaisant, en vérité. — Je suis fort aise, Monsieur, de pouvoir vous distraire un moment. — Voilà mon oncle très-noble en effet ; mais moi, Guillaume, je suis toujours roturier. — Il fallait bien commencer par M. Botte, afin d'ennoblir votre mère. Dans cette affaire-ci, un anachronisme gâterait tout. Voyons maintenant d'où je vous ferai venir. Montemar, Montemar!... m'y voilà. — Encore une révolution ? — Non, Monsieur. Mais il y a un demi-siècle, peut-être un siècle entier, qu'un duc de Montemar remporta la victoire signalée de Bitonto, et c'est de lui que vous descendrez. »

« Il y a encore quelques difficultés. — Je les leverai. — Peut-être — Expliquez-vous ? — Comment persuader à M. d'Arancey que ces titres sont vrais ? — Comment prouvera-t-il qu'ils sont faux ? N'a-t-on pas brûlé

les enregistremens, entérinemens des parlemens, des sénéchaussées, et même des baillages ? N'a-t-on pas brûlé les archives des ordres de Saint-Lazare, du Saint-Esprit, de Saint-Louis, et même de Saint-Michel, dont personne ne voulait plus ? »

Ce projet était digne de Guillaume, extravagant et invraisemblable; mais un malheureux qui se noie s'attache au plus faible roseau, et les amans ne ressemblent pas mal aux noyés, avec cette différence pourtant, que les uns meurent communément, et que les autres guérissent toujours en attendant une nouvelle chute, de nouveaux accès de désespoir et de nouvelles consolations.

Charles goûtait donc assez le plan de son piqueur, qui, après tout, ne pouvait produire de mal s'il ne faisait pas de bien. On ne se dissimule pas intérieurement qu'on va tenter une folie;

mais il semble qu'elle se présente sous un autre aspect, appuyée par un homme dont l'approbation peut nous mettre à l'abri des reproches ; et Charles se promettait bien de tout jeter sur Horeau, en cas que son oncle découvrît la supercherie. Il n'y avait plus qu'une chose qui l'embarrassait : il allait être noble ; mais d'Egligny ne l'était pas moins, et il avait de plus l'amitié, le suffrage et l'autorité du père. Il avait solennellement promis de ne point attenter aux jours de son rival. « Moi, je n'ai rien promis, dit Guillaume ; mais si on va à la Force pour avoir rossé sa femme, on va plus loin quand on a tué un homme : ne tuons donc personne; mais réduisons le chevalier à l'impossibilité d'épouser. — Tu as un moyen pour cela, Guillaume ? — Et dont probablement le chevalier ne parlera pas : on ne publie point ces

accidens-là. — Ah, voyons ton moyen? — J'assemble quelques amis, je les place avantageusement; j'épie ou j'attire le chevalier. — Après? — Et je lui fais l'opération que subit l'amant d'Héloïse. Ce n'est là qu'une espiéglerie..... — C'est un guet-à-pens abominable. — Ah, vous vous piquez de générosité envers vos rivaux. — Envers tous les hommes. — Je vous l'ai dit cent fois, et je vous le répète, je ne ferai jamais rien de vous. »

Charles sentait que l'unique moyen de se défaire honnêtement du chevalier était de se battre avec lui. S'il le tuait, il n'avait plus de rival; s'il était tué, il n'aurait plus de chagrin, et dans l'un ou l'autre cas, il trouvait un avantage réel; mais il s'était engagé sur sa parole d'honneur à ne point attaquer, et il se repentait amèrement de l'avoir donnée. L'instant d'après, il comptait sur la ré-

sistance de mademoiselle d'Arancey, sur cette fidélité inviolable, dont le serment répété était scellé toujours d'un doux baiser. Doux baisers! que vous êtes cuisans, quand il ne reste de vous que la mémoire et le désir!

Dans un autre moment, il était certain que l'amour-propre du chevalier s'irriterait par des refus constans, et surmonterait une passion qui n'avait pas jeté encore de racines bien profondes, et il ne pensait pas que sa fierté s'abaissait jusqu'à produire de faux titres. C'est la poutre dans notre œil et la paille dans celui du voisin. Il y a du bon dans l'évangile : si on en ôtait les miracles, ce serait un livre instructif.

Lorsque Charles rentra, M. Botte venait de descendre de voiture. C'est maintenant que les incertitudes vont se dissiper, les chimères s'évanouir. Il fait à son oncle mille questions à

la fois sur son entrevue avec le marquis, sur ses dispositions, sur l'état de Sophie, sur ce qu'elle fait, ce qu'elle dit, ce qu'elle pense ; sur ce qu'il doit craindre du chevalier. M. Botte, qui ne peut répondre à rien parce que Charles interroge toujours, lui remet simplement la réponse qu'il a promis de rapporter.

Le malheureux jeune homme s'attendait à trouver des expressions brûlantes, des protestations contre la tyrannie paternelle, le serment de mourir ou de vivre pour lui, et toutes ces belles choses qui ravissent les amans, et qui nous paraissent si fastidieuses à nous, parce que nous avons cinquante ans. Au lieu de ce qu'il attendait, Charles ne trouve dans cette lettre que la certitude de son malheur. Jugez de ses transports! Horeau, son oncle, dix domestiques suffirent à peine pour le retenir. Il

échappe à l'un, il renverse l'autre, il tombe lui-même, il se relève, il se débat, il retombe; on le saisit, on l'arrête; et qu'allait-il faire? mettre le feu au château d'Arancey, brûler le marquis et le chevalier; enlever sa Sophie, la mener au bout du monde, dans un désert, où il ne craindrait ni père, ni rivaux; où il vivrait d'eau et de racines, et que l'amour transformerait en un séjour céleste. «Ciel!...ô ciel! un lion furieux s'approche... il va déchirer ma Sophie... sa gueule rugissante menace son sein d'albâtre. Monstre! je te préviens, tu périras ..Grand Dieu! mes flèches se brisent sur sa peau impénétrable! Je te combattrai corps à corps... » Il s'élance sur son oncle. « Je suis vainqueur; je te renverse..... « C'est son oncle qu'il tient sous lui. « Je t'arrache la crinière.....» C'est la perruque de son oncle qui lui reste à la main.

On veut débarrasser M. Botte; l'intrépide chasseur met ses habits en lambeaux : pour la cinquième fois, le cher oncle est déshabillé, parce que Charles est amoureux. A cet accès succède un accablement profond; vient ensuite la fièvre chaude : c'est la règle.

« Hé, Monsieur, dit Horeau à son ami, vors aviez bien affaire d'apporter cette lettre. — Et qui diable, Monsieur, pouvait prévoir ce qui vient de se passer. — Vous connaissez sa violence. — J'allais convaincre sa raison. — Parler raison à un amant ! — Oui, Monsieur. Faut-il extravaguer, parce qu'on est amoureux ? — Le pauvre enfant est bien excusable. — Il ne l'est pas, Monsieur. Qu'auriez-vous dit, si, lorsque j'étais amoureux de votre femme, je vous avais étranglé ? — J'aurais dit... j'aurais dit... — Rien du tout, imbécille.

Mais j'aurais eu tort, et ce joli Monsieur a tort aussi C'est qu'il me serrait...! Hé bien, que faites-vous là, vous autres? Le guérirez-vous, en fixant vos yeux larmoyans sur lui? Qu'on aille chercher un médecin, deux médecins, toute la faculté. — Ah, mon ami, le malheureux mourra. — Allez au diable, pronostiqueur maudit. »

Il s'approche du lit de son neveu; il lui prend les mains, il lui parle; et Horeau, qui s'est échauffé un peu plus que de coutume, parcourt les Petites-Affiches, ouvrage très-propre à le rétablir dans son calme habituel. « Ce que je lis là est singulier, dit-il tranquillement. Quoi donc, reprend M. Botte? — La terre d'Arancey est à vendre. — Vite, qu'on m'habille, qu'on me donne une perruque, qu'on mette les chevaux; vite, vite donc. — Et où allez-vous, mon ami? —

chez mon notaire. — Pourquoi faire ? — Que vous importe ! — Vous êtes dur. — Et vous cruel. Il mourra, il mourra. Non, Monsieur, il ne mourra point, et il épousera Sophie. »

M. Botte n'était pas sûr du tout de ce qu'il avançait ; mais accoutumé à tout emporter avec de l'argent au défaut de bonnes raisons, l'opiniâtreté du marquis le stimulait, l'humiliait, et il pouvait sans trop se flatter considérer certaines démarches secrètes comme de fortes probabilités. Nous verrons ce qui en arrivera.

CHAPITRE II.

On espère et on se trompe.

Les médecins avaient décidé que mal d'amour n'est pas mortel ; que la fièvre se calmerait indubitablement, et le digne oncle commença à respirer

librement. Mais les docteurs ajoutèrent que si le malade n'obtenait l'objet de ses désirs, ou qu'il ne fût pas assez raisonnable pour se vaincre lui-même, il éprouverait infailliblement le sort d'Antiochus. M. Botte demanda ce qui était arrivé à cet Antiochus. On lui répondit que c'était un prince amoureux de sa belle-mère, et qu'il mourait respectueusement de langueur, quand le roi son père jugea à propos de lui céder la reine. Monsieur Botte approuva fort la conduite du roi, et jura qu'il en ferait de bon cœur tout autant pour son neveu ; mais que malheureusement il n'avait pas de Stratonice à céder, et que d'ailleurs c'était de Sophie, et non d'une reine, que Charles était amoureux ; qu'au surplus, les caractères ardens se calmaient comme ils s'emportaient, et que puisqu'Antiochus n'avait pas commencé par la fièvre

chaude, il était à croire que son neveu ne finirait pas comme lui.

Comme il est inutile de s'occuper des morts aux dépens des vivans, M. Botte oublia bien vîte le jeune prince et sa belle maman, pour se faire dresser un lit auprès de celui de son neveu, et lui administrer lui-même la potion curative. Ce n'est pas qu'il eût une foi robuste à la médecine; c'est qu'il est des momens critiques où l'esprit le plus fort se livre à la médecine, comme il est une époque où la femme galante revient à son confesseur.

Trois jours s'étaient écoulés. Le malade allait bien, très-bien; mais M. Botte était exténué, parce qu'il n'avait pas voulu s'éloigner un instant de son neveu : il avait même failli battre Horeau, qui, sans égards pour ses jurons, avait entrepris de le faire coucher malgré lui. L'oncle et

le neveu causaient assez tranquillement ensemble; Charles conjurait M. Botte de lui ménager le seul appui qui lui restât au monde; il le pressait d'aller prendre du repos, quand on annonça M. d'Arancey. Le jeune homme marqua la plus grande surprise; l'oncle dit simplement : Je l'attendais.

« Monsieur, lui dit le marquis, je n'aime pas à vous voir chez moi, et vous en savez la raison; mais je viens chez vous sans répugnance, parce que je vous estime, que je suis votre obligé de plus d'une manière, et qu'enfin c'est au débiteur à aller trouver son créancier. — Tout cela est fort poli, Monsieur; mais la politesse est un vice quand elle sert de masque à l'inhumanité. — Ah, M. Botte, il n'est pas généreux de me dire des injures chez vous. — Voyez, Monsieur; voyez l'état où vous ré-

duisez ce jeune homme, qui, entre nous, est beaucoup mieux que votre chevalier, et qui a sur lui l'avantage de plaire. — Ne parlons pas de cela, s'il vous plaît. — Suivez l'exemple que vous a tracé votre fille. Elle vous sacrifie le penchant le plus doux : hé, morbleu, appréciez vos chimères, abjurez-les, et soyons tous heureux. — Des chimères, Monsieur, des chimères ! ignorez-vous que la noblesse a été, pendant des siècles, le soutien et l'éclat du trône ? — Je sais tout cela, Monsieur ; mais il n'y a plus de trône, il n'y a plus de noblesse, et quand tous les hommes changent de système, il est absurde de n'en pas changer comme eux. — Commencez donc, Monsieur, par renoncer à cette grosse franchise que vous ne voyez à personne ; cessez de vous irriter de la contradiction que vous faites sans cesse supporter aux autres ;

sachez enfin qu'un homme comme moi ne prend un parti qu'après de mûres réflexions, et qu'il ne s'en écarte jamais. — C'est-à-dire que mon neveu ne sera pas votre gendre? — Non, Monsieur. — C'est votre dernier mot? — Absolument, et je souhaite que Monsieur, qu'on a peut-être flatté de quelqu'espoir, se guérisse d'une passion aussi inutile qu'elle paraît violente. — Corbleu, Monsieur, vous pourriez ménager vos expressions, et ne pas irriter ainsi sa sensibilité. — Soyez vous-même, Monsieur, assez discret pour ne pas me presser de questions. — Voyez, Monsieur, l'effet que produisent déjà vos réponses saugrenues.... Charles, mon ami, modère-toi, ne me fais plus de chagrin, donne ta confiance à ton pauvre oncle, crois à ses promesses; tu vas commencer à en voir l'effet. Parlons d'autre chose,

monsieur le marquis. — Vous m'obligez sensiblement, Monsieur.

» Je vous apprends que j'ai vendu la terre d'Arancey. — J'en suis fort aise. — Un prix très-raisonnable. — Tant mieux pour vous. — J'ai remboursé Edmond. — Vous avez fort bien fait. — Et je viens m'acquitter envers vous. — A la bonne heure. — Je crois vous devoir soixante mille francs. — A peu près. — Prenez ces billets de banque, et donnez-moi quittance. — Volontiers.

» Savez-vous, monsieur le marquis, quand cette petite terre d'Arancey a été érigée en marquisat? — En 1514. — En faveur de qui? — De mon quintaïeul. — Qui en a pris le nom. — Qui a donné le sien à la terre. — Vous vous trompez sur ce dernier article. — Vous verrez que Monsieur me fera connaître mes aïeux. — Je

vous les rappellerai du moins. » Et se levant et continuant avec force: « C'est moi, Monsieur, qui ai acheté votre terre; en voilà les titres. Comme il n'y a jamais eu de marquis sans marquisat, vous voudrez bien renoncer à cette qualité. Comme on n'a jamais eu le droit de porter le nom d'un bien dont on n'est pas propriétaire, et que nos lois défendent d'en prendre d'autre que son nom de famille, vous voudrez bien reprendre celui de votre quintaïeul, et il s'appelait Thomasseau. Si vous résistez, je vous attaque juridiquement, vous serez condamné, et le public se moquera de vous.

» Ah, M. Thomasseau, on veut vous faire du bien, et vous êtes fier; on veut vous en faire malgré vous, et vous envoyez les gens à la Force; mon neveu meurt d'amour pour mademoiselle Thomasseau, et vous la lui

refusez! Nous verrons, nous verrons.. »

Il eût parlé une heure encore, que l'ex-marquis n'eût pas eu la force de l'interrompre. Accablé, humilié, désespéré, le malheureux gentilhomme se cachait le visage de ses mains, ou menaçait le plat-fond de l'œil, ou frappait le parquet de la canne, ou du pied. La colère l'emportant enfin, il s'écria : « Croyez-vous que ce tour abominable tende à nous rapprocher? — Je le crois, M. Thomasseau. — Vous abusez, Monsieur, de ma patience et des droits que la ruse vous a fait obtenir. Mais sachez qu'il me reste des ressources. — Je vous en fais mon compliment. — Des ressources suffisantes pour donner encore un état brillant à ma fille. Elle sera madame d'Egligny, et s'il faut que je renonce à m'appeler d'Arancey, je sortirai pour jamais d'un pays où on ôte tout

aux gens de qualité, tout, jusqu'à leur nom. Adieu, M. Botte. — Adieu, M. Thomasseau.

» Ah, mon cher oncle, que je suis heureux, que je suis content! — Ne te le disais-je pas? — Les dernières phrases du marquis lui ont été arrachées par la colère. — Cela est évident. — Il rompra plutôt avec tous les chevaliers de la terre, que de s'appeler Thomasseau. — Cela n'est pas douteux. — Votre stratagème me rapproche réellement de mademoiselle d'Arancey. — De mademoiselle Thomasseau. — Ah, mon oncle, ce nom-là sonne si désagréablement... — Vas-tu trancher aussi du gentilhomme? Quelque nom qu'elle porte, ne sera-t-il point embelli par ses charmes, ennobli par ses vertus? Monsieur, son père seul est à plaindre : il est assez petit pour tenir à ces fadaises.

Oui, répétait le marquis, en roulant vers le château d'Arancey, oui je sortirai d'un pays où on m'avilit, où l'homme le plus abject aura, comme ce M. Botte, l'orgueil de vouloir marcher mon égal. Hé, qu'a-t-il donc ce pays ingrat, qui me l'ait tant fait regretter? Qu'ont-ils fait ces Français, qui les rende si fiers? Ils ont vaincu, je l'avoue; mais les Tartares, les Arabes ont aussi subjugué des empires, et n'en sont pas moins rangés parmi les peuples obscurs: ils ne connaissent pas de noblesse. Quels titres ont plus qu'eux ces Français, à la gloire universelle à laquelle ils aspirent?

Vaincus pas Jules-César, ils ont vu mettre à mort leur parlement de Vannes, vendre les malheureux habitans, mutiler ceux du Quercy. Esclaves des Romains pendant cinq cents ans, ils baisaient et bénissaient

leurs chaînes, en se rappelant l'esclavage plus affreux encore auquel les avaient soumis leurs druïdes, celui de la superstition. C'est à la voix de leurs prêtres, c'est au dieu qu'ils leur avaient donné, qu'ils sacrifiaient leurs femmes, leurs enfans, qu'ils les brûlaient, qu'ils se brûlaient eux-mêmes.

Au cinquième siècle, des Vandales les asservissent encore du Dauphiné aux rives de la Seine : une partie des autres provinces est envahie par les Visigoths et le barbare Clovis, qui noye l'eau de son baptême dans des fleuves de sang, et subjugue le reste des Gaules.

Des brigands du Nord font des courses continuelles sur le territoire français : ils pillent, égorgent, lèvent des contributions, et la misère et la discorde divisent l'empire en plusieurs états.

Les Anglais s'emparent de la Normandie, de la Bretagne, de l'Anjou, du Maine, du Poitou, de la Saintonge, de la Guienne, de la Gascogne, et le parlement de Paris a la lâcheté de proclamer leur roi Henri, roi de France.

Pendant six cents ans, l'ignorance de ce peuple fut égale à ses fureurs et à sa misère. Soumis à un clergé despotique, il souffrit que neuf de ses rois fussent excommuniés, persécutés, détrônés par un prêtre.

Où donc chercherai-je la source de cette grandeur dont ce peuple se vante aujourd'hui? Dans l'étendue de son territoire? il ne possède pas le quart de la plus petite partie des quatre parties du monde. Dans la fertilité de son sol? il laisse quarante lieues carrées de terres incultes vers Bordeaux et la moitié de la Champagne produit des chardons où on a semé du bled.

Des provinces entières ne se nourrissent que de châtaignes; d'autres ne connaissent de pain que celui d'avoine. Trois millions d'habitans portent des sabots l'hiver et marchent nus pieds l'été.

» Sera-ce au moins dans les sciences, dans les arts que ce peuple se montrera le premier? Qu'a-t-il inventé? Est-ce à lui qu'on doit la boussole, la découverte de l'Amérique, la poudre à canon, l'imprimerie, les lunettes, les télescopes, les baromètres, les thermomètres, le machine pneumatique? A-t-il trouvé le vrai système du monde, les satellites de Jupiter, les taches du soleil, sa rotation sur son axe, la gravitation, l'art de faire des pendules, de graver des estampes, de couler des glaces, d'analiser la lumière? A-t-il trouvé l'inoculation qu'il a long-temps combattue, la vaccine qu'il combat encore? Toutes

ces découvertes sont dues à des étrangers.

» A quelle espèce de gloire prétend donc ce peuple insensé ? A celle des belles-lettres ? Qu'il se souvienne qu'il doit celle dont il jouit à une vingtaine d'hommes, qui ne sont pas la nation, et que la nation a négligés, ou haïs, ou persécutés.

» Qu'a été de tout temps en France l'éloquence de la chaire et du barreau ? Quelques écrivains en ce genre ont excité l'admiration, parce qu'il faut un aliment quel qu'il soit à la vanité d'un peuple. Mais comparera-t-on Bossuet et Patru à Cicéron et à Démosthènes ?

» Calypso, abandonnée par Télémaque, est-elle comparable à Didon ? Les Français, il est vrai, ont un poëme épique aussi bon que le comportait le sujet ; mais des cuistres insultent tous les jours à la mémoire

de l'auteur, et ce peuple si fier ne la venge pas.

» Du sein de l'insouciance, il se proclame savant, et il n'a aucun art, aucune science dont il ne doive les élémens aux Grecs. Sa dernière nomenclature de chimie est un hommage rendu à ses maîtres.

» Qu'a fait ce peuple enfin? Il a pris l'opéra comique aux Italiens; il a imaginé quelques modes; il a gonflé des ballons; il a renversé une couronne, trop pesante pour le front qui la portait; il s'est livré à l'anarchie, à l'irréligion, et par une versatilité, dont il ne peut se guérir, il se prosterne aujourd'hui devant ces mêmes autels qu'il a profanés. »

A qui M. d'Arancey adressait-il cette diatribe à laquelle il était si facile de répondre? A son postillon, qui n'y comprenait rien; mais qui savait à merveille panser ses chevaux

et demander le *pour boire*. Heureux l'homme qui sait bien ce qu'il doit faire, et qui ne sait rien au delà!

En descendant de voiture, le marquis se composa un visage: il avait un autre rôle à jouer auprès de sa fille. Il avait à l'entretenir dans ses idées de soumission, à l'empêcher de révoquer un consentement où sa volonté n'avait presque point eu de part, et cela par une bienveillance soutenue. A la vérité, l'effort n'était pas pénible pour un père vraiment attaché à sa fille, et disposé à tout faire pour elle, pourvu qu'elle ne lui résistât point.

Il n'avait pas été question à Paris de la prise de possession de M. Botte, ni par conséquent de l'évacuation du château: les accessoires disparaissent devant un intérêt majeur. Mais le marquis savait que lorsqu'on achète un bien, c'est pour en jouir. Il n'eût

pas voulu, pour la valeur de la terre, devoir une heure de délai à un homme qu'il détestait alors, et en embrassant sa fille, à peu près aussi changée que Charles, il lui apprit que M. Botte était l'acquéreur de la terre.

Ce moment en fut un de plaisir pour Sophie, qui croyait n'en pouvoir plus goûter. Elle sentit une espèce de joie, en pensant que Charles habiterait cet appartement qu'ils avaient arrangé ensemble; que son imagination lui peindrait son amant retrouvant, caressant la frange qu'elle a cousue, la draperie qu'elle a ondulée, le marbre dont elle s'est servi, la place qu'elle a occupée. Cette chambre si jolie, cette alcôve mystérieuse, ne seront point profanées par l'indifférence; elles seront habitées par l'amour malheureux; mais l'amour, quel qu'il soit, n'est-il pas le bien suprême pour le cœur qu'il occupe?

Il en est aussi le bourreau. Cette triste lueur de plaisir devait s'évanouir comme tous les songes qui l'avaient précédée. Sophie comptait sur un domicile voisin ; la proximité, les hasards pouvaient permettre de se voir encore, et son père lui annonce la nécessité d'aller à Paris attendre le chevalier. Il justifie ce départ précipité par des motifs qui doivent être puissans sur la raison de sa fille ; mais des raisons peuvent-elles quelque chose contre l'excès de la sensibilité ? Sophie, en partant pour Paris avec le bien-aimé, n'avait éprouvé que des sensations délicieuses : cette fois, elle pense qu'elle va quitter pour jamais cette ferme, berceau de son enfance ; ce vieillard, dont la main tutélaire la soutint si long-temps ; cet orme discret, qui renferme, qui cache à tous les yeux son trésor, qu'il faudra qu'elle aban-

donne peut-être. Elle regrette les bons habitans du village, son digne curé, la grosse Fanchon : que ne regrette-t-elle point ? un arbuste ; une fleur, un brin de paille, tout pour elle est un souvenir.

Rassurée par la sérénité que sa soumission absolue imprime sur le visage de son père, elle ose lui parler de ce qui l'intéresse le plus ; elle l'interroge d'une voix mal assurée ; elle lui demande s'il a vu monsieur Montemar. « Je l'ai vu, Mademoiselle. — Sa santé, mon père ? — Chancelante. — Je le crois. » Et elle fond en larmes, et elle tombe encore aux genoux du marquis. Elle n'ajoute pas un mot ; mais que de choses expriment ses yeux !

M. d'Arancey craint de perdre le fruit de ses efforts : il redouble d'attentions et de caresses. Il trace avec attendrissement le tableau de la vieil-

lesse fortunée qu'il devra à sa fille. Il lui peint les égards, la reconnaissance d'un époux envers qui elle l'aura plus qu'acquitté, il lui parle de l'adoucissement que le temps apporte toujours aux peines du cœur; du contentement qu'éprouve la femme respectable qui remplit ses devoirs d'épouse et de mère..... « Ah, mon père, que ces devoirs sont doux quelquefois, et qu'ils sont quelquefois amers ! »

Le marquis lui rappela, avec ménagement, qu'elle s'était liée par une promesse solennelle. « Hé, craignez-vous que je l'oublie cette promesse fatale? Depuis que je l'ai prononcée, elle m'a toujours été présente; elle m'a sans cesse effrayée. Mais j'ai promis à M. Botte; il sait que ma parole est sacrée : j'obéirai, mon père. »

M. d'Arancey sentit la nécessité de la distraire des idées qui l'obsédaient, et il fixa le départ au lendemain. A

peine avait-elle le temps de tout disposer; mais l'embarras même où il la jetait devait, pour quelques heures au moins, assoupir cette flamme dévorante : c'est un peu d'eau qu'il croyait jeter sur un grand feu.

Il se trompait. Chaque pièce que touchait Sophie lui rappelait une jouissance, et lui arrachait un soupir. Elle ployait une robe et la laissait pour aller parler du bien-aimé à Fanchon. Elle prenait un fichu, et le jetait, pour aller parler encore. Le jour s'écoula ainsi, et le soir, lorsque personne ne pouvait suivre les traces de la complaisante Fanchon, elle quitta tout encore pour lui parler de l'orme, le désigner, marquer sa place, indiquer la route. Elle brûlait de tenir les lettres de son amant, de les relire, de les presser sur son cœur, et elle se soumettait à former d'autres nœuds! Il est donc des devoirs

qu'on ne peut rigoureusement remplir ! Il est donc des parens qui, de sang-froid, condamnent leurs enfans à se combattre sans cesse, ou à devenir parjures !

Elle les avait ces lettres ; elles les avait replacées sur ce cœur brûlant ; elles seules adoucirent l'amertume du départ. La nouvelle s'en était répandue dans le village, et les bons habitans s'étaient rassemblés à la porte de la cour. Ils voulaient voir encore leur demoiselle, qui était si digne d'être heureuse, et qui était si à plaindre ! Dame, c'est qu'Edmond avait tout dit.

La chaise où elle était à côté de son père, sort de la porte cochère; on l'entoure; elle ne peut avancer ; pas un mot au marquis ; tous les regrets, tous les vœux s'adressent à Sophie, et son père ne put se dissimuler combien est stérile le plaisir

d'être craint, combien il est doux d'être aimé !

Sophie ne trouva point à Paris cette abondance, ce luxe, cette réunion de jouissances qui, à son premier voyage, avaient concouru à embellir son existence, et ce n'est pas ce qu'elle regrettait. Il restait à son père cent mille francs, avec lesquels il devait payer sa terre du Berry, et en conséquence un logement modeste, un ordinaire frugal, voilà ce qu'il pouvait offrir à sa fille. Charles avec elle, et tout lui eût paru délicieux.

Mais pour la dédommager de ce qu'elle avait perdu, pour lui donner enfin la haute opinion qu'elle devait avoir d'elle-même, et l'éloignement que doit inspirer la bourgeoisie à une fille de qualité, sa chambre était, du matin au soir, décorée de ce qu'il y avait de plus noble en France. C'é-

taient M. le comte un tel, M. le duc celui-ci, M. le prince celui-là, qui, en entrant, tiraient de leur poche leur cordon bleu, leur cordon rouge, se le passaient au cou, et déboutonnaient le surtout, pour laisser paraître le crachat caché sur le gilet; c'étaient de belles dames qui malheureusement n'avaient point de décorations; mais qui prouvaient ce qu'elles étaient, en ne parlant que d'excellences et d'altesses, et ce sur le ton le plus familier; qui connaissaient parfaitement toutes les cours et rien de leur ménage; c'est dans cette chambre qu'on discutait sur la préséance qui n'existait plus, sur les armoiries qui sont supprimées, sur les intérêts des potentats qui n'avaient pas là de plénipotentiaires; c'est là que Sophie faisait en bâillant, et bien malgré elle, son cours de blazon, son cours de politique, sciences su-

blimes pour quelques individus, mais aussi ridicules qu'inutiles pour elle.

Elle regrettait les amis de M. Botte, qui pour les choisir avait un tact sûr. Elle se rappelait la gaîté des uns, l'aimable raison des autres, madame Duport, surtout, cette dame chez qui le bien-aimé faisait croire à son oncle qu'il dînait, lorsqu'il allait passer des journées à la ferme. Madame Duport lui avait singulièrement plu. Belle encore, et sans prétention; instruite, sans chercher à le paraître; vertueuse, sans ostentation; indulgente pour la jeunesse; se prêtant à ses goûts, pour lui en inspirer de solides, madame Duport convenait parfaitement à Sophie, et Sophie à madame Duport: elles étaient inséparables, quand M. d'Arancey vint les désunir. Sophie ne pouvait s'empêcher de comparer ses nouvelles connaissances aux amis qu'on lui

avait ôtés; et en dépit de son respect, ses réflexions n'étaient pas toujours favorables à son père.

Un jour il y avait *gala* chez le marquis, c'est-à-dire, en langue vulgaire, qu'il avait donné un dîner passable; il y avait *cercle* ensuite, c'est-à-dire, qu'ainsi que tous les jours, on parlait beaucoup sans rien dire, lorsque le chevalier d'Egligny entra. Sophie frémit, et le marquis trembla par un autre motif, c'est que la figure du chevalier était loin d'annoncer la satisfaction qui suit ordinairement le succès. « Mon cher ami, je crains de vous interroger. — Et moi de vous répondre. — Je vous entends. L'acquéreur de ma terre du Berry refuse de traiter. — Il n'est plus en son pouvoir de le faire. — Il a vendu? — Deux jours avant mon arrivée, et à un tiers au-dessus de la valeur. — Un gentilhomme! qui ne se considérait

que comme dépositaire! — Mon ami, il avait acheté deux millions en papier, on lui en a offert trois en écus : peu de gentilshommes eussent résisté à ce genre de séduction, et celui-ci a succombé. — Cet homme est sans doute de la noblesse de robe, ou de finance. Et à qui a-t-il vendu? — Il l'ignore; l'affaire s'est faite par des prête-noms. — Cette nouvelle est accablante. — Je ne juge pas ainsi de l'événement, mon ami. Vous avez peu, mais assez pour un homme modéré dans ses désirs. — J'avais, chevalier, la noble ambition de faire un sort brillant à mon gendre. — L'époux de mademoiselle, n'aura pas de vœux à former, et elle sera convaincue que l'intérêt est étranger aux sentimens qu'elle inspire. — Mon ami, je ne désespère pas encore de ma fortune. J'avais trois métairies rapportant environ vingt mille francs.

Je vais à l'instant trouver les acquéreurs : ce sont des roturiers; mais si je leur connaissais la générosité de ce M. Botte, que je hais, et que je suis forcé d'estimer, je renaîtrais à l'espérance et au bonheur. »

Le marquis se dispose à sortir; les cordons bleus, les cordons rouges rentrent dans les poches; les habits se boutonnent, on suit le maître de la maison, et pour la première fois, d'Egligny se trouve seul avec Sophie, Quel moment pour elle!

Elle se croyait exposée aux persécutions d'un jeune homme dont elle avait accepté la main, qui allait se prévaloir du suffrage de son père, et la presser de fixer le jour fatal: elle se trompait. Trois semaines d'absence avaient calmé cette première impression, qui tenait autant de l'admiration que de la tendresse. D'Egligny éprouvait toujours ce sentiment

de préférence, qui lui eût fait choisir Sophie, si elle eut pu encore disposer de son cœur; mais il avait réfléchi, pesé les raisons que lui avait opposées M. Botte, et si Sophie était la plus jolie femme qu'il eut vu, il se trouvait humilié, lui dans l'âge de plaire, et sentant ce qu'il valait, de ne devoir le titre d'époux qu'à la contrainte. Sophie embarrassée, interdite, craintive, ne lui laissait pas de doute sur l'éloignement qu'il inspirait, et il se décida. « Vous paraissez me craindre, Mademoiselle? — Je l'avoue, Monsieur. — C'est-à-dire que vingt jours n'ont rien changé à vos résolutions? — Elles ne changeront pas, Monsieur. — Que pensez-vous, Mademoiselle, que doive faire un homme délicat dans la position où je suis? — Un homme délicat n'a pas besoin de conseil. — Je vais donc agir d'après moi.

« Mademoiselle, si vous aviez pu répondre aux sentimens que vous m'avez d'abord fait éprouver, je vous aurais dû le bonheur de ma vie, et je me serais efforcé de vous rendre une partie de cette félicité que vous auriez répandue sur moi. Si même l'amour qui vous unit à M. Montemar n'était qu'un de ces goûts qui laissent à la raison et la liberté d'agir, et la puissance de le surmonter, je ne balancerais pas encore, et plein de confiance en votre vertu, je vous conduirais à l'autel. Mais cet amour, que vous avez nourri dans la retraite et le silence, est devenu une passion insurmontable, il fait maintenant partie de vous-même, vous ne pouvez plus vous en détacher. — Non, Monsieur, non, je ne le puis. — Quel serait donc mon sort, quel serait le vôtre ? vous seriez malheureuse.... — Ah! au delà de toute expression.

— Je le serais aussi de votre froideur, de vos peines, et j'aurais mérité de l'être, car je l'aurais voulu. C'est donc à moi à sacrifier un penchant qui ne me maîtrise point encore »

« — Que dites-vous, Monsieur. Dieu ... Qu'avez vous dit ? — Que je renonce à vous, Mademoiselle. Il m'en coûte: sachez-moi gré de l'effort... — Ah ! monsieur le chevalier, mon admiration, mon estime, ma reconnaissance .... — Votre amitié, Mademoiselle; c'est tout ce que je demande, et vous me la devez. — Vous l'avez toute entière... Ah! Charles, ah ! mon ami, si tu savais ce que fait pour nous cet homme généreux! — Il le saura, Mademoiselle. — Vous aurez la bonté de le voir! — Je le verrai. — Ah ! si vous daigniez encore..... — Parlez, Mademoiselle. — Vous charger seul auprès de mon père..... — De la rupture, Made-

moiselle, je m'en chargerai, vous jouirez d'un bonheur que ne précédera aucun nuage; je les écarterai de vous, ces beaux yeux ne sont pas faits pour les larmes. »

L'homme est le jouet des autres hommes, de leurs passions, des siennes, des circonstances et du hasard. Le moment où il s'afflige touche à celui qui vient le consoler, et trop souvent sa joie n'est pas plus durable que sa douleur. C'est ainsi que mademoiselle d'Arancey s'abandonne subitement à son ivresse, à son délire; c'est ainsi qu'elle ne voit plus dans ce chevalier qu'elle redoutait tant, que le premier des hommes après Charles. Elle continuait à exprimer par des mots sans suite un ravissement que d'Egligny partageait: il était son ouvrage.

Comment différer d'apprendre au bien-aimé le changement qui vient de

se faire dans leur situation? mais comment proposer au chevalier de sortir à l'heure qu'il est? cependant une heureuse nouvelle fait passer une si bonne nuit, et un malade a besoin de repos. On ne dit pas précisément cela; mais il est si facile de se faire deviner par celui qui veut bien entendre! D'Egligny avait pris son chapeau, et s'était arrêté devant une écritoire. « Non, dit-elle, je n'écrirai pas, je l'ai promis. Mais je ne me suis pas engagée à céler ce qu'il n'était pas possible de prévoir. Dites-lui tout, Monsieur le chevalier, tout absolument. Ajoutez si vous voulez... Non, non, pas un mot de ma part, sans l'aveu de mon père. — Mais de la mienne, mademoiselle? — Je n'ai pas le droit de vous imposer silence, Monsieur le chevalier. »

On annonce une visite à M. Botte. « Une visite à onze heures du soir,

c'est bien prendre son temps ! Le nom du visiteur ? — Le chevalier d'Egligny. — Qu'il s'aille coucher, et qu'il nous laisse tranquilles. »

Le chevalier n'a pas perdu un mot, et il entre en souriant. L'œil de Charles s'enflamme, et d'Egligny s'approche de son lit. M. Botte craint une scène; il passe entre son neveu et le chevalier. D'Egligny l'écarte doucement, et prend la main de Charles. « Réconcilions-nous, mon heureux rival. J'ai renoncé à mademoiselle d'Arancey : elle m'a accordé son amitié, et je viens vous demander la vôtre. »

Il est toujours l'heure d'apporter une bonne nouvelle. La figure de M. Botte, celle de Charles s'épanouissent; leur surprise, leur joie sont égales à celles de Sophie. Charles déraisonne comme elle ; le cher oncle jette d'Egligny dans un grand

fauteuil, le baise sur les deux joues, et s'assied à côté de lui. Il demande des détails, on lui en donne; il en demande encore, on répète ce qu'il a entendu. Charles émerveillé, a retrouvé des forces. Assis sur son lit, sa jolie bouche ouverte, les yeux fixés sur le chevalier, il saisit avidement tout, tout, jusqu'à l'expression la plus indifférente, et il sent un baume consolateur circuler dans ses veines.

M. Botte se frappait les genoux, se frottait les mains, se caressait le menton : c'était sa grande manière d'exprimer un sentiment inattendu et agréable. Il était flatté, très-flatté que la remontrance qu'il avait faite au chevalier eut produit plus d'effet qu'il n'avait osé s'en promettre, et il disait : « Je le savais bien, moi, qu'avec une figure comme celle-là, on doit être sensible, généreux,

et que le langage de la raison est toujours entendu par un homme que l'âge et les préjugés n'ont point encore endurcis. — N'allez pas plus loin, M. Botte. Quand vous avez dit à M. d'Arancey des vérités désagréables, vous étiez en présence, et il pouvait se défendre. — Après? — Vous connaissez l'amitié, et vous savez qu'un homme d'honneur ne souffre pas qu'on outrage son ami absent. — C'est très-bien dit, jeune homme, vous me faites la leçon à votre tour, et comme vous j'en profite. Mais, corbleu, je le reverrai, ce père-là... A propos, n'oubliez rien de ce que cette chère enfant vous a recommandé. Refusez-la bien positivement. — C'est mon intention. — Qu'elle paraisse toujours disposée à obéir. — C'est convenu. — Piquée même de votre refus. — Oh, ce serait trop fort. — C'est qu'elle

m'est bien chère, et je ne veux pas qu'on la brusque, qu'on la mette aux arrêts; oh, je sais tout, moi. — J'attirerai l'orage sur moi seul. — Brave garçon, digne garçon! je vous pardonne d'être noble. — Vous êtes bien bon.

» Ah çà, M. Botte, il faudra me seconder un peu. — De tout mon pouvoir. — Ménager davantage mon ami. — Je ne vous promets pas cela. — Il aime les déférences, les égards. — Il faudrait lui marquer du respect, peut-être: vous vous moquez de moi. — Mais vous connaissez son faible. — Qu'il s'en corrige, morbleu, et quand je lui dis tout simplement, je vous demande votre fille pour mon neveu, qu'il me frappe dans la main, et qu'il me réponde de même: c'est une affaire faite. — Celle-là ne se fera pas ainsi. — Hé bien, nous bataillerons. — Quand les choses peuvent

s'arranger doucement... — J'aime le bruit. — Et surtout que tout le monde vous cède. — C'est vrai. — Et vous ne pardonnez pas au marquis d'oser vous résister ; vous saisissez les occasions d'humilier son amour-propre, et vous savez, vous l'observiez tout à l'heure, qu'à son âge on ne change point. Monsieur Botte, vivre avec les hommes, tels qu'ils sont, est d'un sage : vouloir qu'ils voient, qu'ils pensent, qu'ils agissent comme nous, est d'un.... — Ah, finissez, je vous prie, Monsieur le chevalier. Il faut que vous me plaisiez fort pour que j'aie écouté tranquillement votre première mercuriale; mais.... — Il est vrai, mon cher oncle, que vous avez été cruel dans votre dernière entrevue avec le marquis. — A l'autre, à présent. — C'est que tout cela tend, mon oncle, à aigrir davantage... — Paix, paix, morbleu. Pensez à vous guérir,

et laissez-moi mener vos affaires. — Mais, M. Botte... — Mais monsieur le chevalier, il est minuit, et les confidens, comme les amoureux, ont besoin de repos. »

Je présume que M. d'Arancey faisait lever les uns après les autres les acquéreurs de ses métairies, car il n'était pas rentré lorsque d'Egligny revint à son hôtel garni. Je crois bien, avec M. Botte, que les amoureux ont besoin de repos; mais ils ne le cherchent pas toujours, car la charmante fille pensait à tout, excepté au sommeil. Elle avait employé le temps à s'asseoir, à se lever, à relire les lettres de Charles, à lui adresser les plus jolies pensées, les expressions les plus tendres, et l'haleine de Zéphir ne les portait point au delà des murs épais de sa chambre. Que d'esprit, que de sentimens perdus!

Il fallut que d'Egligny, déjà très-

561569

las de parler, parlât encore une heure et demie. Elle le retenait sous le prétexte très-poli d'attendre son père, dont l'absence ne lui déplaisait pas du tout. A deux heures cependant le chevalier lui demanda grâce, et comme on pense à son amant avec plus de charme encore dans le recueillement de la nuit, Sophie, qui ne voulait rien perdre de ses faibles avantages, se hâta de se mettre au lit, et d'éteindre sa bougie.

Il était presque jour, lorsque M. d'Arancey rentra, fatigué, excédé, et surtout d'une humeur !... ah! ses trois métairies venaient d'être revendues, et achetées encore par des prête-noms d'une discrétion désespérante. Il ne lui restait plus qu'une ressource : c'était de se faire de ses cent mille francs quatre ou cinq mille livres de rente, et de vivre noblement

avec cela, lui, sa fille, et son gendre. Il se consola et s'endormit en pensant qu'il n'avait jamais été roi, et qu'un roi s'était trouvé trop heureux d'être maître d'école à Corinthe.

Il aimait d'Egligny de tout son cœur, et il avait dans les idées une ténacité égale à celle de monsieur Botte. Le chevalier, ami ardent et sincère, ne se dissimulait pas combien était délicate la conférence qu'il allait avoir avec le marquis. Aussi décidé à ne pas se brouiller avec son ami, qu'à ne point se marier, il avait arrangé dans sa tête un discours qu'il croyait à la fois persuasif et propre à adoucir ce qu'un refus prononcé en face a de désagréable pour celui qui le reçoit. Au moment de commencer, il éprouva un embarras qui lui fit perdre tous ses moyens. Sophie, de son côté, était

de vous ouvrir à votre meilleur ami, à votre père ? — L'ami peut n'être pas indulgent, le père s'armer de sévérité. — Ceci est donc sérieux. Ah, chevalier, à qui vous confierez-vous, si ce n'est à celui dont vous avez partagé, adouci les peines ? Du courage, mon jeune ami. — J'en aurais avec tout autre. — Craindriez-vous mes reproches ? — Je crains de vous déplaire. — Cela ne se peut pas. Parlez, je vous en conjure ; vous m'inquiétez, chevalier. »

« M. le marquis... M. le marquis... — Mon cher d'Egligny ? — Mademoiselle votre fille... elle ne saurait... je ne peux... — Ma fille ?... qu'a-t-elle de commun avec le trouble où je vous vois ? refuserait-elle de remplir sa promesse ? — Pas du tout, mon ami. Mais, moi... — Mais vous ? — J'ai réfléchi à ce que M. Botte...

— Ce n'est point de ces gens-là dont il s'agit ; c'est de vous. — Je pense que ce qu'il nous a dit l'autre jour au château était, à son ton près, très-raisonnable, très-bien senti. — Très-impertinent, très-absurde. — Vous savez combien je vous aime. — Vous me l'avez prouvé. — Croyez-vous que le titre de votre gendre ajoute quelque chose à mes sentimens pour vous ? — Je vous entends, Monsieur. — Ne vous fâchez pas, mon ami. Croyez-vous que dans la vie très-privée qui devient notre partage, l'union la plus intime ne soit pas indispensable ? Resserrés dans cette humble demeure que vous pariez à l'instant des charmes de l'imagination, ne pouvant nous éviter ni nous distraire, votre malheureuse fille serait réduite à renfermer ses larmes, à étouffer des soupirs, qui s'échapperaient enfin jusque dans les

bras de son époux ; votre gendre, aussi à plaindre qu'elle, et par la froideur dont on paierait ses tendres soins, et par des regrets trop tardifs ; un père affligé d'un spectacle continuel de douleurs que le temps ne ferait qu'accroître ; les plaintes, l'aigreur, les reproches et peut-être les haines ; enfin une rupture, dernière ressource des époux mal assortis, voilà, mon ami, voilà le sort qui nous attend, et que nous pouvons éviter.

» Monsieur le chevalier, je n'examinerai pas à quel point il faut s'aimer pour être heureux en mariage. Des nœuds formés sous les auspices de l'amour le plus tendre, sont devenus insupportables ; des unions préparées par la seule estime ont offert l'exemple touchant de la concorde et de la félicité durable, étrangère aux convulsions du délire qui

ne dure jamais. Je ne m'étendrai pas sur ces distinctions : il est inutile de raisonner avec un homme déterminé. — Vous me le pardonnerez, je l'espère, oui j'ai pris mon parti. — Je vous observerai seulement que c'est lorsque j'avais l'espoir de rentrer dans mes biens, lorsque la main de ma fille assurait votre fortune, que vous pouviez la refuser avec décence, et c'est alors que vous avez reçu avec transport la proposition de vous unir à elle.

» M. le marquis, l'observation est aussi forte qu'outrageante. Je vais y répondre avec le ménagement que je dois à votre âge et à l'amitié. — L'amitié, dites-vous, vous pouvez l'invoquer encore ! — Je n'en ai pas perdu le droit. Ecoutez-moi, de grâce.

» La beauté de mademoiselle d'Arancey m'a séduit au premier coup d'œil ; ses qualités, sa position inté-

ressante, *tout* m'attirait vers elle, et sans m'occuper de l'avenir, je me livrais au sentiment qu'inspirait sa présence. M. Botte, que vous n'aimez pas, et qui s'est montré votre ami, M. Botte m'a éclairé. Il a dissipé une illusion qui commençait à m'être bien chère; j'ai reconnu le danger auquel j'étais exposé; sans lui, j'aurais aimé jusqu'à l'idolâtrie, et au lieu de me combattre et de me vaincre lors-qu'il en était temps encore, je serais aujourd'hui le plus infortuné des hommes, et je ne serais pas moins ferme dans mon refus, parce que où la probité commande, tout autre sentiment doit se taire. Voilà, M. le marquis, le récit succinct de ce qui s'est passé dans mon cœur. Moins prévenu, vous le trouveriez aussi naturel que je vous le garantis véridique.

» Passons maintenant à ce qui m'a

le plus affecté dans ce que vous venez de me dire, à ce que vous ne vous pardonnerez jamais, au reproche de me laisser conduire par de petites vues d'intérêt. Quand je vous ai trouvé presque nu sur ce charriot, que je me suis dépouillé pour vous couvrir, vous connaissais-je, Monsieur ? J'étais jeune, vigoureux, et dans le fond même de la Sibérie, mon travail pouvait suffire à mes besoins : j'ai souffert parce que j'ai tout partagé avec vous; j'ai altéré ma santé, parce que je travaillais les nuits lorsque les jours ne suffisaient pas à la subsistance de tous deux, et lorsque je rentrais, accablé de fatigue, je dérobais encore une heure à mon repos, pour vous donner les consolations dont j'avais tant de besoin moi-même. C'est moi qui, dans notre fuite, vous ai guidé à travers des déserts immenses, qui pansais les blessures de vos

pieds, quand le sang ruisselait des miens; c'est moi qui vous portais à travers les torrens, les neiges et les rocs, qui, le soir, ranimais vos sens engourdis, en vous pressant des heures entières contre mon sein, et que m'importait alors votre fille, que je n'avais pas vue, votre fortune à laquelle vous-même ne pensiez plus ? La mort, une mort lente, cruelle, se présentant à chaque pas devant nous, éloignait toute autre idée que celle d'un prochain anéantissement; et mes soins et mes efforts vous en ont garanti. M. le marquis, qui s'oublie ainsi pour secourir l'humanité souffrante, n'est pas un homme intéressé.

» — Ce que vous me rappelez, Monsieur, je l'ai dit à quiconque a pu m'entendre, je n'ai cessé de me le répéter, tant que je vous ai cru sincère. Voulez-vous vous rétablir

dans mon estime et dans mon amitié, voulez-vous que je croie que vous n'avez pas en effet aperçu dans l'éloignement ce que je pourrais donner à la reconnaissance, soyez mon gendre, et ce nuage, le premier qui s'est élevé entre nous, se dissipera à l'instant. — Non, Monsieur, je ne commettrai point une faute capitale, parce que vous me la prescrivez; vos derniers jours ne s'écouleront pas dans l'amertume, parce que vous mettez de l'opiniâtreté où il ne faut que de la raison. Mais je ne perdrai pas mon ami pour avoir eu le courage de lui résister! Nous retrouverons cette douce confiance, ces tendres épanchemens qui nous ont si long-temps soutenu dans nos souffrances. D'Arancey, mon cher d'Arancey, cessez d'être injuste, et embrassez votre ami..... Dieu! grand Dieu, d'Arancey me repousse! — Je ne vous connais

plus. — Vous m'y forcez, cruel, le sort en est jeté. Je serai votre gendre et nous en gémirons tous trois. »

Le marquis n'avait pas feint le soupçon qu'il avait exprimé. L'apparence était contre d'Egligny ; le vieillard se voyait contraint à mépriser son ami, à rompre un attachement qui faisait partie de son être, et son cœur était brisé. Il avait mis dans son ton, dans ses gestes cette vérité, cette énergie qui avaient subjugué le chevalier, et qui le laissaient sans défense. Fidèle à l'amitié et à la confiance de la beauté malheureuse, il entra chez Sophie, égaré, hors de lui, pour lui rendre la scène qui venait de se passer, et transiger avec elle par la plus singulière des propositions.

Sophie était destinée à passer sans cesse, et sans interruption, par toutes

les alternatives qui peuvent charmer et froisser une âme sensible. Elle commençait à contracter cette habitude du malheur qui produit la fermeté, et d'Egligny la trouvant plus calme qu'il n'avait osé l'espérer, se remit par degré, et finit en lui déclarant qu'il lui était impossible de vivre sans son père; que pour conserver son amitié, il avait consenti à devenir son gendre ; qu'il en était fâché, très-fâché; mais qu'enfin ce malheur-là étant inévitable, ce que Sophie et lui pouvaient faire de mieux, était de le rendre à peu près idéal. Qu'en conséquence, ils seraient, si ce parti convenait à la future, mari et femme aux yeux du monde; mais qu'ils vivraient comme un frère et une sœur, qui s'aident mutuellement à supporter le fardeau de la vie. Il prononça le serment authentique de ne jamais user de ses droits; il pro-

testa que jamais il n'en aurait même la pensée.

Il faut être bien jeune et bien pur, pour faire de bonne foi à vingt-cinq ans une semblable promesse à une fille charmante. Sophie ne doutait pas que l'exécution n'en fût très-facile; mais elle sentait que ce mariage, quelles qu'en fussent les suites, était une barrière insurmontable, éternelle, qui s'élevait entre elle et son amant. Elle trouvait cependant une sorte de plaisir à penser qu'elle lui demeurerait fidèle; l'instant d'après, elle sentait tous les désagrémens de ce genre de fidélité, et pourtant elle marquait de la reconnaissance à celui qui, par pitié pour elle, voulait bien ne pas l'épouser tout-à-fait.

S'il était possible de trouver un côté gai à quelque chose d'aussi grave que les traverses qu'éprouvent les

amans, rien ne paraîtrait aussi plaisant que les entretiens de Sophie et du chevalier. Tous deux jeunes, tous deux tendres, ils convenaient très-sérieusement des moyens qu'ils emploieraient pour tromper la nature qu'on ne trompe jamais, pour abuser le public, qui ne pénètre pas le mystère des nuits. Le jour, on se ferait des amitiés, rien que des amitiés, mais on s'en ferait beaucoup pour abuser M. d'Arancey, et la nuit, deux lits, aussi éloignés que le permettraient les murs de la chambre, recevraient deux époux qui resteraient aussi calmes, que s'ils étaient l'un à Paris, et l'autre à Pékin. Quel joli plan! des caresses innocentes le jour, pour préparer le repos imperturbable des nuits, à quatre pas de distance, quand l'époux peut tout oser, quand l'épouse est sans défense, qu'elle peut d'ailleurs s'oublier un

moment; car enfin ces caresses de jour doivent insensiblement devenir plus vives, et puis les petites distractions des toilettes, un rideau entr'ouvert, un œil indiscret, l'imagination qui s'allume.... que sais-je; moi? Il faut avoir soixante ans pour faire et tenir un semblable marché, et encore je ne sais pas... Quoi qu'il en soit, cette chimère avait son utilité : la bonne Sophie se livrait au petit orgueil de penser que jamais elle ne ferait d'infidélité à Charles, pas même en faveur de son mari, et les jouissances de l'orgueil, comme tout autre, reposent un peu un cœur tourmenté.

Le marquis voulait sincèrement le bien de sa fille, et pour le trouver dans un mariage forcé, il fallait qu'il eût de l'amour des idées toutes particulières. Étranger toute sa vie à ces passions qui font extravaguer, il ne croyait qu'à ces goûts frivoles, qui-

mables, inconstans qui sont si fort à la mode. Il ne doutait pas que sa fille n'oubliât promptement Charles, qu'elle ne s'attachât enfin au chevalier; et cette union lui convenant parfaitement à lui, il ne s'occupa plus que d'en accélérer le moment.

Cependant Charles se rétablissait et attendait le plus promtement qu'il lui était possible, l'effet des promesses de son oncle et du chevalier. D'Eligny s'était trop avancé envers son heureux rival, pour n'être pas embarrassé de la manière dont il se tirerait de là. Sophie, qui comptait bien aimer toujours Charles, et qui le disait cent fois par jour à son futur époux, Sophie voulait que son amant fût au moins instruit du traité conclu entr'elle et le chevalier; elle devait y gagner des deux façons : d'abord, Charles lui saurait un gré infini de sa fidélité, et ensuite elle le liait, par

ces fréquentes entrevues avec son mari : elle pourrait donc le recevoir tous les jours, et elle protestait à d'Egligny qu'elle le recevrait sans danger pour sa vertu. D'ailleurs, qu'importent à un frère les actions particulières de sa sœur ? Le chevalier n'était pas précisément de cet avis : ses longues et fréquentes conversations avec Sophie le ramenaient insensiblement à un sentiment mal éteint. Il ne s'en alarmait pas parce qu'il est naturel d'aimer sa sœur ; mais il sentait qu'il n'était pas nécessaire qu'un second frère vînt se mettre en tiers dans sa maison. Bon gré mal gré, il fallut pourtant qu'il allât chez M. Botte.

Charles jeta les hauts cris, quand le chevalier lui communiqua ces conventions d'un genre si nouveau, et qu'il entreprit de lui persuader qu'il devait les approuver et en être

reconnaissant. Il ne voulait pas que sa Sophie se mariât de quelque manière que ce fût; et puis la petite Grandval l'avait convaincu qu'on recherche quelquefois une femme qu'on n'aime point; or, d'Egligny avait aimé mademoiselle d'Arancey, il était difficile qu'il ne l'aimât pas encore, et comment se bornerait-il à jouer toujours le mari ? A quels dangers serait donc exposée la fidélité de son amie, si en dernier résultat elle ne se lassait point d'être fidèle, ce qui ne lui paraissait pas mathématiquement impossible.

M. Botte ne s'attendait pas à ce prochain mariage; il en fut étourdi au point de ne pas s'arrêter un moment à l'extravagance des futurs époux. Depuis vingt ans il connaissait M. d'Arancey, il l'avait vu constamment aussi glorieux de son faste que de sa naissance: il croyait l'avoir

forcé à recourir à lui pour continuer un genre de vie qui lui était si cher, et il était loin de prévoir que l'amitié eut assez d'empire sur lui pour le faire descendre à un état au-dessous de la médiocrité. « Il est bien singulier, disait-il à son neveu, que cet homme, qui ne parlait que de ses équipages, de ses chevaux, de ses ancêtres, de sa livrée, qui était jaloux de son eau bénite, de son pain bénit, de son encensoir, et qui faisait garder ses chasses comme madame Cretté du Bourget.... — Hé, mon oncle, il s'agit bien de madame Cretté. — C'est une excellente femme, pleine de qualités, qui aime beaucoup ses parens et qui ne leur sacrifierait pas un lièvre. Mais revenons : il est bien singulier que M. d'Arancey ait oublié tout cela pour se borner à son pot au feu, tristement partagé avec sa fille et son gendre. Quel talisman

ont donc ces jeunes-gens qui arrivent du Kamschatka ? — Mais vous plaisantez, je crois, mon oncle. — Vous savez, mon neveu, que je ne plaisante jamais. — Vous oubliez au moins vos promesses. — Pour qui me prenez-vous, Monsieur ? — Et vous laissez faire cet odieux mariage. — Je compte bien encore l'empêcher. Tu me crois donc sans sensibilité, sans entrailles ? je suis donc ton ennemi ? — Hé, non, mon oncle ; mais ce ne sont pas des mots qu'il faut ici. — Aussi, Monsieur, vais-je agir, et efficacement, je l'espère. Je cours chez le marquis. — Oh, oui, je vous en prie, mon oncle. — Et je lui parlerai vertement. — Hé, que lui direz-vous, que vous ne lui ayez déjà dit ? — Voilà un enfant bien opiniâtre. Croyez-vous, Monsieur, que j'aie le talent de persuader les gens sans leur parler ? me prenez-vous pour un

même ? — Si vous parliez plutôt à mademoiselle d'Arancey ? — Pourquoi faire, Monsieur ? pour la détourner de ses devoirs auxquels je l'ai ramenée moi-même ? — Vous me faites mourir, mon oncle, avec vos idées exagérées de vertu. — Monsieur, qui ne fait pas trop en ce genre pour les autres, ne fait jamais assez pour soi. — Et je serai victime de votre système. Oh, je mourrai, décidément je mourrai. — Le malheureux en est capable. Je vous répète, Monsieur, que je vais parler à ce père-là : je connais son faible, je suis en mesure, et j'ai à lui faire des observations d'une force majeure. — Hé, mon dieu, mon oncle, que ne les lui faisiez-vous plutôt ! — Ne m'arrête donc pas davantage, si tu ne veux pas que je les lui fasse plus tard.

M. Botte arrive chez le marquis. Il entre dans une petite pièce, éclai-

rée par un *quinquet*, qu'on honorait du nom d'antichambre, et que le cher oncle reconnut servir à la fois de cuisine, de bûcher et de cabinet de toilette; car vous savez que le marquis avait repris le toupet en fer à cheval, les boucles détachées et la bourse. Deux laquais de louage avaient endossé en entrant la livrée, qu'ils devaient renfermer en sortant dans un garde-manger, qui ne servait plus qu'à cet usage. Comme la valetaille a joué de tout temps dans les antichambres des gens de qualité, ceux-ci, fidèles aux grands usages, et ne pouvant faire un brelan à deux jouaient au noble jeu de l'oie, dans les intervalles où ils n'avaient personne à annoncer.

Un de ces drôles, qui avait des souliers percés, des bas crottés, des manchettes sales, et les cheveux poudrés à blanc, demanda gravement à

M. Botte sous quel nom il fallait l'annoncer ? « Hé, parbleu, sous le mien : Jacques Nicolas Botte. — Jacques, Nicolas..... Vos qualités ? — Honnête homme. Tu ris, maraud. — On n'entre point ici qu'on ne soit titré. Êtes-vous prince, duc, comte, marquis ? — Je suis un être fatigué de tes questions, et je vais m'annoncer moi-même. — Mais, Monsieur..... — Range-toi, faquin. » Et M. Botte lui applique un vigoureux coup d'épaule ; il passe, le laquais le poursuit ; il pousse vivement la porte et renverse une bergère passablement garnie en vieille moquette. Dans la bergère était une antique duchesse, qui roula sur un tapis de lisière, et qui présenta, à la clarté d'une bougie unique, des appas auxquels, depuis trente ans, personne n'avait été tenté de faire voir le jour.

M. d'Arancey reconnaît M. Botte,

et rougit jusqu'au blanc des yeux. Un bourgeois, et un bourgeois assez impertinent parfois, pénétrer dans une assemblée aussi respectable! Le marquis sentait bien que l'étiquette voulait qu'il le fît mettre à la porte; mais il savait bien que le cher oncle n'endurerait point paisiblement un tel affront, et que la scène deviendrait plus scandaleuse encore. Comme de deux inconvéniens, il faut choisir le moindre, quand on peut choisir, le marquis jugea que pour être plus promptement débarrassé, il fallait laisser dire le bourgeois, qui se retirerait probablement lorsqu'il aurait exhalé sa bile.

Pendant que M. d'Arancey se consultait, un cordon bleu relevait Madame la duchesse, qui faisait des efforts incroyables pour rougir, en minaudant à travers les bâtons de son éventail; un cordon rouge rele-

vait son chignon, un chevalier de Saint-Louis son ratelier, et le cher oncle, son œil d'émail, qu'il voulait à toute force faire rentrer dans son orbite. Cette haute noblesse, qui se croyait en sûreté dans cette chambre, comme Dieu dans son sanctuaire, indignée de la familiarité de ces manières, exprima son humeur par certaines expressions très-claires que le cher oncle ne jugea pas à propos de relever, de peur de s'écarter de son but. Il fut s'asseoir sans façons près du marquis, et lui frappant sur la cuisse : « Vous êtes entêté et moi aussi. Vous avez juré de faire une sottise, j'ai fais serment de l'empêcher, et je m'explique. C'est moi qui ai acheté votre terre du Berry, et vos trois métairies. C'est moi qui vous ai réduit à recevoir ces messieurs et ces dames dans ce taudis, et à les régaler avec de la piquette et

le plat de bœuf à la mode : j'en ai vu les débris en entrant. C'est moi qui vous croyais assez de bon sens pour ne pas préférer la morgue à l'aisance, et votre satisfaction personnelle au bonheur de votre fille. C'est moi enfin qui reviens à vous, puisque vous continuez à vous éloigner de moi.

» Voici mes dernières propositions. Je vous rends votre terre du Berry, vos trois fermes et votre château d'Arancey. Ceci vaut la peine d'y réfléchir, c'est cent mille livres de rente que je vous offre.

» Vous en jouirez en toute propriété, sous la seule condition de ne pouvoir ni vendre ni aliéner. Après vous, ces biens passeront à votre fille, et retourneront à mes héritiers, si elle meurt sans enfans. Il me restera encore de quoi la doter très-passablement, sans que vous pre-

niez une obole sur votre revenu. D'après cet arrangement, vous recevrez vos amis dans un château meublé comme celui d'un souverain ; vous les traiterez splendidement ; vous leur prêterez de l'argent, considération qui peut déterminer ces messieurs et ces dames à appuyer ma demande, et enfin ce qui vous flattera autant que le reste, vous conserverez votre nom d'Arancey, auquel vous tenez tant. Je m'oblige devant témoins à ne jamais vous appeler Thomasseau, à descendre avec vous jusqu'à la déférence, et à paraître reconnaissant, lorsque c'est vous qui me devrez tout. Prononcez maintenant : mon neveu est-il votre gendre ?

» Mais vraiment, reprit la duchesse, l'argent rapproche les distances, et il est très-agréable d'en pouvoir prêter à ses amis. Rappelez-

vous, mon cher marquis, que nos jeunes seigneurs ne dédaignaient pas de s'allier à la finance. — Madame, ils élevaient leurs femmes jusqu'à eux; ici, mademoiselle d'Arancey descendrait jusqu'à M. Montemar. — Mais, mon cher marquis, de l'argent à la disposition de ses amis! — L'argent n'est rien, Madame, l'honneur est tout. Et en quoi, poursuivit M. Botte, faites-vous consister cet honneur? dans ces brimborions qui vous pendent au cou? Savez-vous ce qui vous arrivera, M. Thomasseau? Je vais vous le dire. Vous achèterez une misérable bicoque et quelques arpens, dont vous mangerez bien vîte la moitié, et vous labourerez le reste en sarrau de toile, en sabots et l'épée au côté. Vous mourrez orgueilleusement de faim, vous et les vôtres, et ce bon d'Egligny, qui est en âge de faire son

chemin, et que je pousserais dans le commerce, sera tout en gros votre premier garçon de charrue. La jolie perspective pour l'arrière-petit-fils d'un maréchal de France !

» — Avez-vous fini, M. Botte ? — Absolument, M. Thomasseau. — Voici ma réponse, et je vous prie de vous en souvenir. Je suis le maître de ma conduite et du sort de ma fille. — C'est malheureusement trop vrai. — Je persiste dans mes résolutions. . . . — Je devais m'y attendre. — Et si l'indigence que vous m'annoncez devient en effet mon partage, je ne m'en plaindrai pas à vous. — Et vous ferez bien. — Dispensez-moi à l'avenir de vos visites. — Il est inutile de me le recommander. — Et surtout de vos incartades, que je ne supporterai pas toujours aussi tranquillement. — Hé bien, adieu, adieu donc, jusqu'à l'éternité, mon-

sieur Thomasseau. Je pars à l'instant avec mon neveu. Je le tire d'un pays où le chagrin lui ôterait infailliblement la vie ; je fais avec lui le tour de l'Europe, pour le distraire et le guérir de son amour, et si je rencontre une seconde Sophie, ce qui n'est pas très-probable, mais ce qui n'est pas absolument impossible, je la lui fais épouser, et je reviens m'établir à côté de vous, pour vous rendre témoin de son bonheur, et vous faire enrager. »

» A moi, à moi, tous mes gens, crie M. Botte, en rentrant à l'hôtel. Qu'on prépare une berline de poste ; qu'on emplisse la vache, les coffres, la cave et mes malles de tout ce qui peut être utile ou agréable pour un voyage de trois ans ; qu'on m'aille chercher des passe-ports ; que mes deux valets de chambre passent la culotte de peau, et vous, Monsieur

mon homme d'affaires, garnissez-moi mon porte-feuille. Ah !... qu'on dise à Horeau d'être prêt dans une heure ; je le prends avec moi, parce que ce pauvre Charles n'est pas dans un état à pouvoir être grondé. — Hé, mon oncle, où allez-vous donc ? — Ce marquis Thomasseau a le diable au corps, et je t'emmène à Pétersbourg, à Londres, à Madrid. Qu'est-ce que cet homme révérentieux, qui me regarde d'un air hébété? — Mon oncle, c'est un marin, qui arrive de la Guadeloupe. — De la Guadeloupe ? C'est là que mon pauvre père est mort. Que voulez-vous, Monsieur le marin ?... Pas tant de révérences ; je ne les aime pas.

» Monsieur, je suis Anglais — J'en suis bien aise. — J'étais sur la flotte qui s'empara de cette colonie, en mil sept cent quatre-vingt... — C'est bon, c'est bon. Si vous nous

avez pris cela, nous vous avons rossé à Dunkerque dans cette guerre-ci, à Fontenoy dans une autre, et sur toutes les côtes de France, sous Philippe-Auguste, et ses successeurs, malgré vos intrigues et vos alliances avec des ducs de Bourgogne et de Bretagne, qui vous faisaient beau jeu. Après, Monsieur le marin? — J'ai été chargé par notre amiral de l'examen des papiers français... — Dépêchez-vous donc; je pars pour Pétersbourg. — Et dans un arrière-cabinet du gouvernement, j'ai trouvé ce brevet. — Qu'est-ce que c'est que ce chiffon?

» Louis, par la grâce de Dieu, etc. En récompense des services rendus à la navigation et au commerce, par Antoine-Xavier Botte, écuyer... Mon père écuyer! il ne m'a jamais dit qu'il fut écuyer. C'est apparemment un titre que le roi a bien voulu

lui conférer : poursuivons... — Par Antoine-Xavier Botte, écuyer, il nous a plu l'élever, et l'élevons par ces présentes au grade de capitaine de frégate de notre marine royale.... Je n'ai jamais entendu parler de cette promotion. Voyons la date.... du mois qui a précédé celui de son décès. Ce brevet lui aura été adressé à la Guadeloupe, et il n'a pas eu le temps de me faire part de cette faveur de la cour..... Signé Louis, et plus bas, Saint-Priest : c'est très-en règle, parbleu.

» — Votre nom, Monsieur, est très-connu dans tout l'univers commerçant. — Je le crois bien, Monsieur. — J'ai cru vous faire plaisir en vous conservant cette pièce. — Vous m'en faites, et beaucoup. J'ai toujours honoré mon père, et cette distinction ajoute à mon respect pour lui. — Mes affaires m'ayant amené en

France, je me suis fait un devoir de vous présenter moi-même ce brevet. — C'est très-honnête, en vérité.... Diable, diable! si j'avais eu cette pièce-là ce matin........ Hé, bien, Henri, qu'est-ce encore? — Un Monsieur qui arrive de Marseille. — Je suis originaire de cette ville, et j'ai toujours aimé les Provençaux, j'en ai conservé la franchise. Faites entrer.

» Celui-ci me serre la main : bon cela. Voilà les manières qui me plaisent. Ah! ne secouez pas ce bras si fort; c'est celui de mon rhumatisme.

» — Monsieur, j'étais membre du comité révolutionnaire d'Aix. — Tant pis pour vous, Monsieur. — Mais je n'y étais entré que pour être utile aux honnêtes gens. — L'intention est louable. — Nommé pour compulser les archives du parlement, de

différens tribunaux de la province, et les régistres des églises, j'ai conservé les titres de quelques familles illustres, et notamment de la vôtre. — Ma famille illustre! vous vous moquez de moi, mon cher ami. — Je vous respecte, je le dois, et je vous prie d'examiner ces liasses. — Voyons, Monsieur, voyons. Il serait plaisant que je fusse noble sans m'en être jamais douté.

» Oh, comme ces parchemins sont vieux et enfumés! quels caractères gothiques! Henri, ma loupe.. .... m'y voilà. Contrat de mariage de haut et puissant seigneur Ferdinand comte de Botta, fils unique du marquis de Botta, felt-maréchal au service de sa majesté l'impératrice, et de Irène de Boralette..... Attendez donc; j'ai entendu parler de ce marquis de Botta. Charles, remettez moi sur la voie. — Je crois, mon oncle, que

c'est celui qui a pris Gênes..... — Précisément. Diable!

» Extrait des registres de baptêmes de la paroisse Notre-Dame de Marseille. A été baptisé, le quinze février seize cent quatre-vingt-dix, Auguste, fils de Ferdinand, comte de Botta... Et voilà un brevet qui nomme Auguste de Botta, garde de la marine, à Toulon. Pourquoi donc cet Auguste ne s'appelle-t-il pas comme son père? — Vous savez, mon oncle, que nous avons l'habitude en France de changer en *e* muet l'*a* final des noms propres italiens. — C'est vrai. Mais cet Auguste de Botta est mon bisaïeul, et comment mon père a-t-il cru qu'il était matelot?.... garde marine, marin..... Le cher homme aura confondu. Il est bien extraordinaire pourtant que des pères laissent ainsi tomber leur filiation dans l'oubli. Vous verrez qu'il se sera

trompé encore au sujet de mon grand-père, dont il faisait tout simplement un pilote.

» Contrat de mariage d'Auguste de Botta, écuyer........ Ah, la famille perd ici de son illustration........ d'Auguste de Botta, écuyer, et de demoiselle Gertrude de Miolan.

» Extrait des registres de baptêmes de la paroisse Notre-Dame de Marseille.

» A été baptisé, le sept mai mil sept cent trois, Jérôme, fils de.... Ce Jérôme est mon aïeul... Corbleu, je le savais bien que mon père faisait encore ici une bévue. Voici un ordre authentique du roi, qui donne commission à Jérôme de Botte, officier de la marine royale, très-instruit dans le pilotage..... Et mon père en faisait un pilote!...... Qui donne commission à Jérôme de Botte,

de monter la flûte *la Danaé*, d'aller sonder les rades nouvellement découvertes dans la mer du Sud. . . . . . .
Parbleu, la négligence de mon père est bien impardonnable! laisser perdre des titres aussi importans! Ce n'est pas que je tienne infiniment à ma noblesse; mais enfin on est bien aise de savoir de qui on sort, et puis il faut avouer que la noblesse a son utilité. Elle récompense les belles actions, et elle impose aux héritiers du nom, l'obligation de marcher sur les traces de leurs pères. Que diable, si j'avais su cela avant la révolution, j'aurais repris mon nom de Botta, et avec ma fortune, je me serais fait marquis comme un autre. A quoi tout cela me servira-t-il maintenant? — A faire mon mariage, mon oncle. — Tu as parbleu raison.... Ah, qu'est-ce que c'est que cette pièce-ci? c'est du latin, ou le diable m'emporte. Vois

donc cela, Charles : moi je ne sais pas le latin.

» Mon oncle, ce sont des lettres de noblesse, accordées en 774 par Didier, dernier roi des Lombards, à Adrien Botta, son valet de chambre, pour lui avoir conseillé de déclarer la guerre à Charlemagne, son gendre, qui venait de répudier sa fille.
— Un valet de chambre! C'est bien peu de chose que cela. Mais les familles les plus illustres ont eu leur commencement, et ma foi, quand on date de l'an 774, et d'un roi des Lombards, on peut aller de pair avec ce qu'il y a de plus distingué.

» Or çà, Charles, me voilà noble, et très-noble, comme tu vois. Tu me disais tout à l'heure, que ma noblesse me servirait au moins à faire ton mariage. Mais, mon ami, mon père qui ne savait rien de tout ceci, ou qui n'en voulait rien dire, peut-être

parce qu'il n'était pas riche, mon père a marié ma sœur à ce pauvre Montemar, qui était à la vérité procureur du roi au bailliage de Tarascon ; mais roturier dans toute l'étendue du mot. Je ne t'en aime et ne t'en prise pas moins ; mais comment faire entendre raison à mon confrère le marquis d'Arancey, qui ne veut rien entendre ?

» Monsieur, reprit le Marseillais, j'ai trouvé une Rosalie Botte dans cette liasse, ce qui m'a déterminé à la joindre à l'autre. — Rosalie Botte ? C'est ma sœur. — Ah, que je me sais bon gré de n'avoir pas fait brûler cela.

» Allons donc, Charles, moins de nonchalance ; examine ceci ; que diable, tu y es plus intéressé que personne. — Voici, mon oncle, un arbre généalogique..... — Cela ne prouve rien. — Cela prouve beau-

coup. La tige commence par Adrien de Montemar, ennobli après la première croisade, par le pape Urbain II. Voilà les enfans, les petits-enfans, les arrière-petits-enfans..., — Du pape Urbain II? — Et non, mon oncle, vous savez bien que les papes n'ont pas d'enfans. — Tu plaisantes, mon neveu; et Alexandre VI, qui en faisait publiquement à sa fille Lucrèce qu'il maria trois fois pour la forme, et qu'il enleva à trois maris, dont il fit assassiner le dernier, Alphonse d'Arragon, pour la donner enfin à l'héritier de la maison d'Est? Je t'en citerais bien d'autres, qui de leurs bâtards se sont fait des neveux. — Cela n'est pas croyable, mon oncle. — A la bonne heure; mais cela est. Au reste, il s'agit ici des descendans d'Adrien de Montemar. Les voilà tous, tu as raison.... Ah, le tronc se divise en deux branches,

ici, en l'an 778, voilà un Raoul de Montemar, qui recueille l'armure de Roland, tué à la bataille de Roncevaux...... Mais j'ai vu cette armure au château de Sedan, et que le diable m'emporte, si je conçois comment elle y est venue. — J'ai vu, moi, mon oncle, l'armure de Godefroi de Bouillon : elle était toute neuve. — Mon cher ami, en armures comme en reliques, la foi fait tout. Dieu te dispense pourtant de prouver l'origine des premières, et de croire aux secondes. Mais revenons aux Montemar.... Voilà, après quelques générations, un duc du nom... Ventrebleu ! un duc de Montemar !.... Il gagne en Italie la bataille de Bitonto..... L'arrière-petit-fils de ce duc est premier président au parlement d'Aix.... Le fils du président est conseiller au même parlement... Voilà encore une grande maison qui

décheoit. Mais la noblesse de robe n'est pas à dédaigner, et le chancelier de l'Hopital valait bien le cardinal de de Lorraine.... Les petits-fils du conseiller, sont, l'un procureur du roi au bailliage de Tarascon, et marié à Rosalie Botte; l'autre est lieutenant des maréchaux de France à Marseille; ce qui prouve que la noblesse est restée pure. C'est ce dernier, reprit le Marseillais, qui a continué l'arbre généalogique, et sans moi, l'aîné des Montemar passait fort mal son temps: le tribunal révolutionnaire tranchait impitoyablement cette branche.

» — Je ne reviens pas de ma surprise, s'écriait Charles. — Ni moi, répondait son oncle. Mais comme je ne crois pas légèrement, voyons les pièces à l'appui... C'est très-bien... c'est au mieux... c'est à merveille. Je suis flatté, enchanté, ravi que tu sois

noble aussi. D'abord, cela doit lever toutes les difficultés. Ensuite, il est désagréable que la naissance établisse entre proches parens une différence sensible... Qu'as-tu donc, monsieur de Montemar? — Une colique épouvantable, mon oncle. » Charles mordait son oreiller, et se tenait les côtés, pour ne pas éclater de rire.

Horeau entra, vêtu à peu près comme s'il allait à la noce. « On ne vous a donc rien dit de ma part, Monsieur? — Pardonnez-moi : on m'a dit que vous comptiez me mener à Pétersbourg. — Je ne pars plus, Monsieur; mais pourquoi n'êtes-vous pas en habit de voyage? — C'est que dans aucun cas je ne voulais partir. — Voilà qui est singulier. — Moins singulier, sans doute, que vos manières impératives. — Savez-vous, M. Horeau, qu'indépendamment des droits de l'amitié, je viens d'en

acquérir à votre considération ? Je ne la réclamerai jamais, parce que vous êtes trop raisonnable pour ne pas me l'accorder. Apprenez que mon neveu et moi nous sommes nobles, Monsieur. — Bah ! — Et annoncez-le partout, je vous en prie, parce que je n'aime pas à me vanter. — Voici du plaisant, par exemple. — C'est on ne peut plus sérieux ; prenez, lisez et jugez. — Ma foi, monsieur le gentilhomme, je ne lirai pas ces vieux parchemins. — Vous les lirez, Monsieur. — J'aime mieux vous en croire sur parole. — A la bonne heure : je monte en voiture. — Pour aller montrer cela ? — Pourquoi sont faits des titres de noblesse ? — Vous allez vous donner un ridicule. — Aux yeux de quelques bourgeois. — Qui valent bien un noble, vendant de la canelle, du cacao, de l'indigo, des clous de gérofle et du gingembre. —

Le commerce en gros ne déroge point, entendez-vous, Monsieur, et Samuel Bernard valait tous les barons allemands. — Mon cher ami, rendez aux rats ces rogatons qu'on n'aurait pas dû leur ôter. — Voilà les idées rétrécies de mon père et du procureur du roi de Tarascon. Je ne m'étonne plus de leur modeste silence : M. Horeau en eût fait tout autant. — Et vous feriez bien de les imiter. — Vous feriez bien mieux de vous taire, Monsieur. Il ne convient pas à tout le monde d'avoir cette grosse franchise avec un descendant du vainqueur de Gênes. Je vais courir tout Paris mes titres dans ma poche; je forcerai le marquis d'Arancey à me reconnaître pour son égal, et à conclure enfin le mariage de sa demoiselle avec M. de Montemar, mon neveu. »

Horeau, vous vous en souvenez,

était dans la confidence. Il avait craint que M. Botte, qui n'avait laissé échapper jusqu'alors aucune occasion de médire de la noblesse, ne jetât ses titres au feu, et il avait voulu le forcer à s'en servir par le moyen ordinaire, la contradiction. Le pauvre Horeau connaissait bien peu le cœur humain. Qui de nous n'a pu s'appliquer, cent fois dans sa vie, la fable du renard et des raisins?

Le cher oncle aimait beaucoup son neveu, et il nous l'a prouvé sans cesse dans le cours de cette histoire; mais son petit orgueil était agréablement chatouillé, et c'est encore une de nos faiblesses de préférer notre satisfaction personnelle à l'intérêt d'autrui. M. de Botte, certain d'être reçu avec distinction par son confrère le marquis, commença par visiter certaines personnes à qui il était bien aise de jeter de la poudre aux

yeux. Il voulait ajouter à l'estime que lui accordaient les uns, et rendre les autres malades de dépit.

Madame Duport était la femme qu'il respectait le plus, et ce fut chez elle qu'il courut d'abord. Elle eut la complaisance d'écouter tout ce qu'il voulut lui dire, et d'avoir l'air de lire avec lui des paperasses, dont elle ne déchiffrait pas quatre mots de suite; mais elle savait que chaque homme a sa chimère, qu'il y tient, qu'on l'indispose en voulant le désabuser, et le descendant du vainqueur de Gênes la quitta, enchanté de ses manières, pour courir chez quelques particuliers qui estimaient plus l'arithmétique que le blason, qui le disaient au moins.

L'un affecta de traiter notre gentilhomme plus familièrement que jamais; l'autre lui demanda ce qu'il

avait fait pour profiter des distinctions accordées à ses aïeux ; celui-ci affecta de rappeler tous les abus de la féodalité ; celui-là cita malignement la date du décret qui supprime la noblesse, et M. de Botte, plein d'humeur et de dédain, prononça qu'il n'y avait parmi ses connaissances que madame Duport et le marquis d'Arancey qui eussent le sens commun. Il se promit de ne conserver aucune relation avec cette bourgeoisie, et de ne voir que le seul Horeau dans la roture. « La solidité de son amitié, disait le cher oncle, justifiera cette distinction aux yeux de mes confrères, et puis il faut que j'aie quelqu'un à gronder, et je ne peux me passer de cet homme-là. » Ce plan arrêté, il se fit conduire chez M. d'Arancey. C'est là qu'il devait jouir de la plénitude de sa gloire ; c'est là que, pour la première fois,

des cordons bleus le traiteraient en égal : il le croyait ainsi.

Il arrive, il descend de voiture, il monte, ses parchemins sous le bras. Les deux laquais de louage n'ont pas besoin de l'interroger cette fois. Monsieur de Botte, déjà convaincu du respect dû à l'étiquette, leur ordonne gravement d'annoncer un descendant du conquérant de Gênes. La vénérable assemblée ne doute point qu'il ne soit question du duc de Fronsac. Cordons bleus, cordons rouges, tous se lèvent, et vont jusqu'à la porte de la salle unique au-devant de monsieur le duc. Ils restent stupéfaits à l'aspect du cher oncle, qui leur dit d'un ton cavalier : « Ma foi, messieurs mes confrères, vive les gens comme nous pour la politesse. Je sors de chez trois ou quatre bourgeois qui ne m'ont pas seulement reconduit. » On se regarde, on croit

que le cher oncle a perdu la tête ; on reprend ses places. Le marquis s'arme d'un front sévère, et il allait rappeler à M. Botte la prière qu'il lui avait faite de cesser ses visites, lorsque celui-ci, tout à son objet, prit un comte par un bras, un duc par le jabot, les amena devant une table, y traîna un fauteuil, se jeta dedans, et parla ainsi à ces deux Messieurs, fort étonnés d'être debout devant un marchand assis.

« Mes bons amis, voici mes titres. Ce ne sont pas des effets verreux comme ceux qu'achetaient certains bourgeois jaloux de se décrasser : mes lettres de noblesse datent de l'an 774 ; celles de mon neveu de la première croisade. Voilà, Messieurs, voilà le grand sceau du fameux Didier, dernier roi des Lombards, voilà celui du pape Urbain II ; voilà une médaille frappée en l'honneur du marquis de Botta

vainqueur de Gênes; voilà un brevet de Pierre l'ermite généralissime des croisés, qui nomme contrôleur général et conservateur des reliques qu'on prendra à Jérusalem, Adrien de Montemar, tige de la famille de mon neveu. Voici des brevets de Louis XIV, et de Louis XV; que n'ont point arrachés l'importunité, l'adulation, ou de basses complaisances envers le souverain: ils sont le prix de services éclatans rendus à la patrie. Voyez, Messieurs, examinez et convenez que je ne suis pas indigne de l'honneur que vous m'avez fait de venir au-devant de moi. »

Tout cela était dit avec tant de vérité, les pièces présentées avec tant de confiance, qu'il n'était pas possible de se refuser à les lire. La noblesse n'admet un nouveau membre que sur des preuves résultantes du plus sévère examen, et les six plus

anciens gentilshommes se rangèrent autour de la table, disposés à chicaner sur la moindre vétille la moindre lacune, la moindre mésalliance.

Monsieur de Botte qui ne craignait rien, les laissa faire, s'empara de la personne de son confrère le marquis et le tira à l'écart. Il lui parla avec le feu que lui inspirait son amitié pour Charles et la confiance que lui donnait sa naissance. Il se résuma en disant que le confrère n'avait plus de prétexte pour s'opposer au bonheur de son neveu; que ce mariage très-convenable par le rang des deux familles, et par la fortune qu'apportait M. de Montemar, ne devait plus être retardé; qu'il se flattait que mademoiselle d'Arancey allait être relevée par son père de la promesse qu'elle avait faite d'épouser d'Egligny; que le chevalier rendrait volontiers la parole qu'il avait reçue du marquis;

qu'à la vérité cet aimable garçon demeurerait sans ressource; mais que lui, monsieur de Botte en prendrait soin, foi de gentilhomme.

Le marquis poussait l'amour du rang jusqu'à la puérilité; mais il avait des qualités, et surtout une grande force de caractère. La noblesse de M. Botte à laquelle il croyait, son immense fortune, qui en eût séduit tant d'autres ne l'éblouirent pas un moment. « Je vous remercie, Monsieur, de l'honneur que vous persistez à vouloir faire à ma fille, mais nous sommes liés d'Egligny et moi par le lien le plus sacré pour des gens de notre sorte, notre parole d'honneur. — Bah, bah, mon cher confrère, je vous dis qu'il vous rendra la vôtre. — Je ne le crois pas capable d'oublier ce qu'il se doit. — Mais si cela était? — Je me respecte trop pour suivre un pareil exemple, et ma fille n'étant

point à lui, ne serait à personne. — — Vous êtes le gentilhomme de l'Europe le plus entêté, le plus déraisonnable, le plus.... — Vous m'avez entendu, monsieur, permettez-moi de rejoindre le cercle. — Corbleu, M. le marquis, il vous sied bien de me refuser! savez-vous que mes ancêtres étaient titrés, quand les vôtres languissaient encore au dernier rang des derniers citoyens? savez-vous que je possède en richesses ce qu'avaient à peine quatre pairs de France? et vous ne voulez pas m'accorder votre fille! eh bien, j'emmene mon neveu, je le marie à une petite souveraine d'Allemagne, que j'achète, elle et ses états, et quand vous aurez mangé vos cent mille francs, vous serez trop heureux de venir à sa cour, et d'obtenir de l'emploi dans son régiment des gardes. »

Ce n'étaient là que des mots qu'ar-

rachait le dépit. M. Botte avait encore des ressources. « Allons, dit-il, messieurs les experts en titres de noblesse, finissons s'il vous plaît, et rendez-moi les miens. Volontiers, Monsieur, dit un petit duc d'une voix aigre-douce, qu'il assaisonnait d'un rire sardonique; mais je vous observe que celui qui vous a vendu ces pièces ne connaissait pas la chronologie. — Corbleu, Monsieur, me croyez-vous fait pour acheter ces choses-là. — Mais je doute fort, Monsieur, qu'on vous les ait faites pour rien. — Ne me poussez pas davantage; je sais à quoi l'honneur oblige un gentilhomme. — Un gentilhomme ! Oh, oh, oh ! — Oui, ventrebleu, je le suis, et il serait plaisant que l'on me contestât ma noblesse. — Je ne vous la conteste pas, Monsieur... — A la bonne heure. — Je suis convaincu qu'elle n'a jamais existé..... Oh, je vous prie, Monsieur

pas d'emportement. — Je veux m'emporter, moi, et vous voir sur le pré le couteau de chasse à la main, pendant que je suis en colère. — Je ne peux pas me mesurer avec vous, Monsieur. — Et la raison, Monsieur? — Vous n'êtes qu'un roturier. »

Ici, M. Botte exaspéré, furieux, saute sur les pincettes; trois ou quatre comtes ou marquis sautent sur M. Botte et le remettent dans son fauteuil, où ils le tiennent fixé par les quatre membres. Le cher oncle écumait, égratignait; un malveillant prétendit même qu'il cherchait à mordre. L'un proposait de lui arracher les ongles, un autre les dents, un troisième voulait le faire passer par la fenêtre avec ses titres. Le marquis n'avait pas oublié certains services que lui avait autrefois rendus le bourgeois gentilhomme; il craignait les suites de cette scène,

parce qu'il connaissait le cher oncle opiniâtre, au point de se faire assommer plutôt que de céder, si on ne lui alléguait pas de raisons valables; et il savait qu'un noble qui tue un vilain, ne se tire pas de là aujourd'hui, comme dans le bon temps, avec une légère amende. Il déclara au duc, d'un ton poli, mais ferme, qu'il se flattait qu'au lieu de pointiller, il voudrait bien prouver à M. Botte ce qu'il venait d'avancer.

« Rien de plus facile, marquis: Voilà de prétendues lettres de noblesse expédiées en l'an 774; et c'est seulement à la troisième race, c'est-à-dire, à l'an 1000 au plutôt que remontent les premières lettres de noblesse, en admettant encore que Hugues Capet en ait données, ce que je ne crois pas. Voilà un marquis de Botte qui a pris Gênes en effet; mais cet événement eut lieu en 1746, et

de cette époque à nos jours, c'est-à-dire en cinquante-sept ans, on donne à ce marquis un fils, un petit-fils, un arrière-petit-fils; plus le père de Monsieur, et enfin, Monsieur lui-même. Cinq générations en cinquante-sept ans! c'est trop fort, marquis, c'est trop fort.

« Les titres du neveu ne valent pas mieux que ceux de l'oncle. Adrien de Montemar est ennobli après la première croisade, qui finit par la prise de Jérusalem, en l'an 1099; et l'arrière-petit-fils de cet Adrien, sauve l'armure de Roland à la bataille de Roncevaux, qui se donna en 778, c'est-à-dire, trois cent vingt-un ans avant la naissance de l'arrière-grand-père. Vous conviendrez, marquis, qu'il est permis de tourner en ridicule de semblables inepties. »

Monsieur le duc eut pu parler deux

heures encore sans craindre d'être interrompu. Le pauvre M. Botte était atterré, anéanti. Le marquis, en faisant d'incroyables efforts pour ne pas lui rire au nez, lui remit ses parchemins sous le bras, prit la lumière et marcha devant lui. Le cher oncle se rongeait les poings, en entendant de l'escalier des éclats aussi bruyans que prolongés. Il savait cependant bon gré au marquis de l'avoir ôté de cette chambre, et de prendre la peine de le reconduire. Cette politesse avait un but : c'était de faire connaître M. Botte au portier et de le consigner à la porte.

Ce dernier affront ralluma son sang ; ses humeurs fermentèrent, et il était parvenu au dernier degré de fureur, lorsqu'il rentra chez lui ; il criait à tue-tête qu'on lui cherchât Guillaume, et il répondait à toutes les questions de Charles et de Ho-

reau, que son état inquiétait : qu'on me cherche Guillaume.

Guillaume n'était pas difficile à trouver. Pendant qu'on fabriquait les titres, il avait eu de fréquentes conférences avec Horeau et Charles. Ils avaient compulsé cent volumes, et Charles seul avait causé ces erreurs de date, parce qu'il parlait de Mademoiselle d'Arancey, lorsqu'il était question de Roland; il en parlait, lorsqu'il s'agissait du pape Urbain; il en parlait sans cesse, et Horeau qui n'avait pas la tête forte, confondait les époques et fournissait de fausses notes.

Guillaume parut. « Maraud, qui trouves tout ce que tu cherches, trouve-moi un marin anglais et un provençal qui sont venus me berner ce matin. — Comment cela, Monsieur ? — Pas de question, faquin; de l'intelligence et de l'activité. Voilà

de l'or, trouve-moi ces deux hommes. — Je les trouverai, Monsieur. — Qu'ils meurent sous le bâton. — Mais, Monsieur... — Qu'ils meurent; je paie et je ne veux pas d'observation. — Ils mourront, Monsieur; » et Guillaume sort.

« Des malheureux, qui viennent flatter ma faiblesse, qui se jouent de ma crédulité, qui me livrent aux brocards, aux mépris !.. Ils mourront.... Oui, ils.... » M. Botte se frappe le visage de ses deux mains; il ouvre précipitamment la porte : il court, il laisse Horeau et Charles convaincus que leur stratagème n'a servi qu'à le couvrir de ridicule. Horeau se repent, parce qu'il est bon ami; Charles se désespère, parce qu'il respecte son oncle, et que sa bien-aimée lui échappe encore : tous deux tremblent que monsieur Botte ne découvre leur conni-

vence avec Guillaume, et M. Botte court toujours.

Guillaume était déjà dans la rue. Le cher oncle l'arrête par une oreille, et s'écrie : « Où vas-tu malheureux ! Guillaume répond qu'il va lui obéir. — Tu ne vois pas que je demande un crime, dont je gémirais le reste de ma vie. Et tu as consenti à en être l'instrument, toi qu'ils n'ont point offensé, qui n'as pas du moins ta colère pour excuse... Ne me réponds pas, garde cet or, tu l'as corrompu en le touchant. » La vérité est que Guillaume comptait bien n'assommer personne, et qu'il allait gaîment manger l'argent du cher oncle avec ses camarades, dont il avait fait des Anglais, des Provençaux, dont il eût fait des Turcs au besoin.

Quand on écoute le cri de l'humanité, on n'est pas loin d'entendre la voix de la raison. Horeau observa

qu'au lieu de s'emporter et de faire assommer les gens, il fallait au contraire empêcher l'aventure de se répandre, et prendre pour cela les mesures les plus promptes. M. Botte se rendit à ce conseil. Il écrivit au marquis qu'il attendait de sa délicatesse le secret le plus profond sur ce qui venait de se passer, et qu'il espérait, qu'à sa recommandation, ses amis garderaient le même silence. Il retourna chez ses bourgeois du matin, et leur dit qu'après de mûres réflexions, il avait trouvé absurde de profiter d'une découverte due au hasard, et injuste de s'en prévaloir avec ses égaux; qu'il faisait à la concorde le sacrifice de ses titres, et il brûla le roi Didier chez l'un, le pape Urbain chez l'autre; Pierre l'ermite chez celui-ci; Roland chez celui-là. Madame Duport fut la seule à qui il ne cacha rien. On n'a pas de secrets

pour ceux qu'on estime et qu'on aime. D'ailleurs, l'amitié de Horeau était solide, mais sèche. Celle d'une belle femme au contraire a quelque chose de si insinuant, de si doux !

Rassuré par toutes ces démarches, il oublia qu'il s'était cru noble deux heures. Mais en dépit de ses soins, l'histoire de sa *mystification* avait couru le monde. Le *Publiciste*, qui veut avoir un feuilleton, qui ne sait comment le remplir, et qui court après les anecdotes, s'empara de celle-ci, et M. Botte en prenant son thé, la lut dans tous ses détails. Il commença par gronder, et très-fort, ce ne pouvait pas être autrement. Mais Horeau lui représenta qu'un journal passe aussi vîte que sa date; qu'au surplus, pour n'avoir pas les rieurs contre lui, il fallait rire le premier. Le cher oncle prit la plume et écrivit : . . . .

Monsieur le Publiciste,

« Il est vrai, et très-vrai que j'ai eu un moment la manie d'être noble. Mais qui me la reprochera ? La noblesse ? Elle est flattée qu'on l'estime assez pour chercher à l'assimiler à elle. La roture ? Tout roturier, qui avait de l'argent, achetait une charge de secrétaire au grand collége, ou de maître d'hôtel, ou de contrôleur de la bouche, ou d'officier du gobelet, et mon perruquier était conseiller du roi. Je vous pardonne, Monsieur le Publiciste, les bévues assez fréquentes qui vous échappent, et sur lesquelles vous revenez le lendemain; pardonnez-moi aussi, en faveur de mon retour sur moi-même, ou plutôt rions ensemble de nos sottises, car enfin qui n'en fait pas ? »

Charles était retombé dans un état

alarmant. Ce n'étaient plus ces transports, ce délire, cette violence qui naissent de l'excès des forces physiques. C'étaient un abattement absolu, une morne tristesse, qui tenaient de la stupidité, et qui annonçaient l'affaissement des organes. S'il sortait un moment de cette espèce de léthargie, c'était pour appeler sa Sophie, pour reprocher à son oncle de n'avoir pas rempli ses promesses, et le bon M. Botte l'assurait qu'au moins elle n'épouserait pas d'Egligny. Cette assurance était loin de suffire à Charles, et son digne parent contristé, désolé, cherchait en vain des moyens de le ramener à lui-même. Il consultait Horeau, qui répondait : mais oui, il faut penser à cela. Dépité d'entendre toujours la même réponse, mais trop affligé pour se mettre en colère, le digne oncle fut trouver Madame Duport. Elle s'af-

fligea avec lui : de toutes les manières de consoler, celle-là est la meilleure. Pleine de sensibilité, il ne lui coûtait pas de déplorer le sort de Charles et de Sophie. On ne pouvait rien pour la demoiselle, rentrée sous la dépendance de son père; mais on pouvait guérir Charles, on devait au moins l'essayer; et de tous les partis qui se présentèrent, Madame Duport jugea que celui qu'avait pris M. Botte dans un moment de dépit, était le seul dont on pût attendre quelque succès, et qu'il fallait faire voyager le jeune homme.

M. Botte avait pour ne point partir encore des raisons qu'il ne communiquait à personne, et de sang-froid, il sentait bien que les apprêts d'un voyage de deux ou trois ans ne se font pas en un jour. Aussi il donnait ses ordres, il en attendait le résultat avec une patience qu'on eût trouvée

naturelle de la part de Horeau, mais qui étonnait ceux qui ne savent pas que les gens les plus vifs sont les plus nuls, quand ils tombent dans le découragement.

Les grands yeux de Charles se portaient alternativement sur ceux qui allaient et venaient, qui cherchaient, qui choisissaient, qui mettaient à part les objets nécessaires pour la route. Il écoutait tout, et n'entendait rien. Pauvre enfant !

CHAPITRE III.

Dénouement.

Il approchait, hélas, le jour fixé par le plus absolu des pères. Sophie, rassurée quelque temps par l'idée d'un mariage chimérique, se représentait le bien-aimé et ses agrémens séduc-

teurs. Elle sentait renaître sa répugnance et ses craintes. Du moment où elle redouta véritablement d'Egligny, il lui devint insupportable. Cependant elle était retenue par une promesse qu'elle croyait sacrée, bien qu'elle n'eut pas été faite librement. L'espèce de vénération qu'elle avait pour M. Botte, son estime, qu'elle tremblait de perdre, tout la forçait au sacrifice : elle allait le consommer.

D'Egligny s'était persuadé qu'il la regarderait toujours comme une sœur chérie. Tout entier à l'amitié, il se nourrissait de la douce chimère de partager enfin la sienne entre le père et la fille, et d'étendre ainsi la plus innocente des jouissances. Plein d'honneur, incapable de manquer volontairement à sa parole, mais plein de confiance en lui-même, défaut trop commun aux jeunes-gens, il cher-

chait, il multipliait ces entretiens particuliers, ces épanchemens qui lui paraissaient sans conséquence, et qui déjà alarmaient Sophie. Jamais il ne l'appelait que sa sœur ; jamais il ne donnait au sentiment qu'il éprouvait le seul nom qui lui fût propre, et si quelquefois Sophie trouvait son amitié trop vive, si elle en faisait l'observation, il répondait de bien bonne foi qu'il fallait qu'il contractât de bonne heure l'habitude de faire le mari de jour, pour qu'il pût exécuter le traité de nuit. L'habitude, ajoutait-il, est un calmant. Il ne voulait pas s'apercevoir encore que celle-ci irrite, lorsqu'elle est suivie de la privation. Mais voit-on clair, cherche-t-on à voir clair dans son cœur à vingt-cinq ans ?

Le marquis n'avait pas l'air de s'apercevoir de ces longs tête-à-tête ; mais il les voyait avec une secrète

satisfaction, et il les favorisait par des prétextes toujours nouveaux. Il se flattait qne d'Egligny faisait tous les jours des progrès sensibles, que bientôt il effacerait jusqu'au souvenir de son rival, et le visage décoloré de sa fille, sa langueur, sa mélancolie ne le désabusaient pas.

C'était encore la veille du mariage. Pour la seconde fois, Sophie voyait le flambeau de l'hymen prêt à s'allumer pour elle; mais quelle différence de cette fois à la première! Elle était seule avec d'Egligny; elle ne lui avait rien caché encore, et elle lui développait les plus secrètes pensées de l'âme la plus pure. D'Egligny l'encourageait, la rassurait, s'enflammait, et la trompait et se trompait lui-même. Il lui serrait les mains, et les pressait dans les siennes, et l'attirait sur ses genoux. Son œil était humide, son haleine brûlante..... Sophie le re-

garda : « Non, vous n'êtes pas mon frère. — Je le suis, je veux toujours l'être. » Et ses lèvres se collent à celles de Sophie, s'y impriment; elles ne peuvent s'en détacher. Sophie fait un effort, elle se dégage, elle fuit en s'écriant : Le traître deviendrait vraiment mon époux.

Elle court se renfermer dans sa chambre. C'est là que le sort qui l'attend se présente à son imagination sous des couleurs effrayantes; c'est là que le cruel, que l'impitoyable amour l'arme contre le devoir, lui souffle le mépris des bienséances. « Non, dit-elle, non, ce sacrifice horrible ne s'achèvera pas. La mort... plutôt la mort. » Et sans réfléchir aux suites de sa démarche, sans rien voir dans l'avenir, que l'affranchissement d'un lien odieux, elle sort de la maison de son père, seule, à pied, à dix heures du soir, sans savoir où

elle trouvera un asile, sans avoir pensé à en choisir un.

Elle marchait au hasard, d'un pas mal assuré. Elle était dans une de ces rues étroites, malsaines, où se retirent l'indigence et le vice crapuleux. L'ouvrier se reposait du travail de la journée; tout était clos; pas d'autre lumière que la sombre clarté des réverbères. Quelques allées étaient ouvertes pour ces femmes qui accueillent la brutalité dont elles sont les victimes. Trois dragons ivres cherchaient un repentir. La démarche incertaine de mademoiselle d'Arancey les abuse. Ils l'abordent; elle entend des expressions qu'elle ne connaissait pas; le geste audacieux lui en explique le sens. Elle s'écrie, on la raille; elle se défend, on l'insulte, et de l'insulte à l'outrage il n'y a pas d'intervalle pour les hommes grossiers.

Un officier du même corps passe;

l'infortunée implore son secours. Il s'approche, il regarde...... Dieu! notre demoiselle! — C'est Georges!.. c'est le ciel qui l'envoie. »

M. Botte faisait le bien pour le seul plaisir de le faire, et Georges lui-même ignorait ce qu'il lui devait. Notre digne oncle avait employé en sa faveur le crédit toujours puissant d'une probité généralement reconnue, et une action d'éclat avait décidé le ministre. Des brigands s'étaient retirés dans la forêt de Sénart, et un détachement de dragons fut commandé pour se réunir à la gendarmerie et forcer ce repaire. La haine de la vie produit aussi son héroïsme. Georges se battit en homme qui voulait se faire tuer, et il trouva la gloire où il cherchait la mort. Une sous-lieutenance fut accordée à monsieur Botte.

Toujours exact à ses devoirs, tou-

jours prêt à obliger, prompt à pardonner une faute, incapable d'en commettre, Georges avait mérité et obtenu la considération de ses égaux et de ses supérieurs. Il parla aux trois dragons sans hauteur, mais sans faiblesse; il leur fit sentir leur faute avec la dignité qui convient à un officier, et le ton affectueux qu'on aime dans un camarade. Ces hommes, prêts à se porter aux derniers excès, l'écoutent; il semble qu'à sa voix leur ivresse se dissipe. « Quelle punition nous imposez-vous? lui dit l'un d'eux. — Repentez-vous, soyez plus sages, et rentrez à la caserne. »

C'est alors que mademoiselle d'Arancey sentit les conséquences qu'entraîne une démarche hasardée. Elle jugeait l'opinion que Georges pouvait avoir d'elle, en la trouvant dans une semblable position. Elle entreprit de le détromper, et ses sanglots et ses

larmes ne lui permettaient pas de s'expliquer. A travers quelques mots sans suite, Georges saisit son intention, et se hâta de rétablir le calme dans son âme bourrelée. « Notre demoiselle, vous n'avez pas besoin d'excuses, je le crois, j'ai besoin de le croire. Si vous cessiez d'être la plus vertueuse des femmes, je serais l'homme le plus malheureux. Où voulez-vous que je vous conduise ? » Sophie, reconnaissante de tant d'amour, de tant d'estime, Sophie lui serra la main, prit son bras, et en marchant elle lui racontait sa déplorable aventure. Elle se soulageait en prouvant à Georges qu'elle n'était coupable que d'une imprudence ; Georges respirait en trouvant sa divinité toujours digne de ses hommages. Elle frappa à une porte ; on ouvrit. Georges poussa un profond soupir et s'éloigna.

D'Egligny, confus du transport qu'il n'avait pu maîtriser, affligé de l'effet que ce malheureux baiser avait produit sur mademoiselle d'Arantey, s'était renfermé, de son côté, dans le cabinet où il couchait, et n'avait pas entendu sortir la belle fugitive. Le marquis terminait au-dehors quelques arrangemens relatifs à la cérémonie du lendemain, et son premier soin, en rentrant, fut de rassembler sa famille, et de ne pas faire attendre, à deux ou trois amis qu'il avait amenés, un souper qui ne valait pas trop la peine d'être attendu.

Le chevalier paraît; Sophie ne se trouve point. Le marquis, malgré l'espoir qu'il avait fondé sur les fréquens tête-à-tête des jeunes-gens, le marquis soupçonna aussitôt la triste vérité. Il interrogea le portier, qui répondit que Mademoiselle était sortie il y avait environ une heure. Quel

affront pour un homme comme lui ; et comment le cacher à ses convives ! Pas de moyens d'excuser l'absence de sa fille, à cette heure, la veille d'un mariage, lorsqu'il venait d'annoncer qu'elle était dans sa chambre ; et que par conséquent elle était sortie à l'insu de son père. Le marquis ne pouvant rien gagner à dissimuler sa douleur, la laissa librement éclater. Ses amis s'empressèrent de lui prodiguer ces consolations d'usage, qui ne consolent jamais ; ils lui promirent un secret inviolable, qu'ils se proposaient de garder comme celui de la noblesse de M. Botte ; et d'Egligny, l'honnête d'Egligny se reprochait ce baiser si doux, dont les suites étaient si cruelles.

Lorsque les amis eurent débité tous les lieux communs que pût leur fournir une mémoire exercée, ils épuisèrent les conjectures sur la retraite

qu'avait choisie la charmante fille : c'était en effet ce qu'il fallait d'abord savoir. Le marquis ne réfléchit pas long-temps, et d'un ton d'assurance il nomma M. Botte.

Le chevalier prit hautement la défense de Sophie. Il affirma qu'elle était incapable de s'être jetée dans les bras de son amant, et que M. Botte pensait trop bien pour le souffrir. Le marquis persista dans une opinion, qui eût été vraisemblable à l'égard de beaucoup d'autres femmes, et il envoya chercher un carrosse de place.

Le cher oncle était loin de penser que M. d'Arancey dût jamais paraître à l'hôtel : il devint furieux en le voyant, et lui cria d'aussi loin qu'il l'aperçut : « Il est fort extraordinaire, Monsieur, qu'après m'avoir interdit votre porte, vous vous avisiez de vous présenter chez moi... — Monsieur Botte... — Vous qui avez ajoué

à cette marque de mépris, secrète au moins, l'indiscrétion révoltante de publier l'histoire de mes lettres de noblesse...--Vous croiriez, Monsieur...-- Vous, qui m'avez livré à la malignité générale et même aux brocards d'un journaliste! Sortez, Monsieur, sortez à l'instant. — D'un ton plus bas, s'il vous plaît, M. Botte. — Ce ton-là est le mien, M. Thomasseau. — Il ne convient pas à un homme qui a favorisé un rapt. — On vous a enlevé votre fille! j'en suis parbleu bien aise. —Il est inutile de jouer l'étonnement; il est affreux d'y ajouter l'insulte. Finissons, Monsieur; qu'avez-vous fait de mademoiselle d'Arandey? — Monsieur le marquis, votre reproche est fondé, et quelques torts que vous ayiez envers moi, je devais respecter la douleur paternelle: asseyez-vous, je vais vous répondre.

Je me rappelle difficilement le bien

que je fais ; mais vous n'avez pas oublié, Monsieur, que je vous ai rendu quelques services, que je me proposais d'en rendre de plus essentiels à votre fille, et vous ne croyez pas qu'on pense à déshonorer ceux à qui on s'est attaché par ses bienfaits. — Mais, votre vivacité... — J'ai été vif toute ma vie; citez-moi, dans le cours de cinquante ans, un trait dont j'aie à rougir; et puisqu'il faut que je me vante, Monsieur, vous devez savoir que le sacrifice le plus pénible ne coûte rien à ma probité. Souvenez-vous, Monsieur, que ce jeune homme était mourant lorsque j'ai forcé mademoiselle d'Araneey à ployer sous l'autorité paternelle. — M. Botte, un mot, un seul mot : Ne savez-vous rien de ma fille? — Rien, Monsieur. — Je vous crois sur votre parole. — Et vous me rendez justice, je vous la rendrai également quand vous se-

rez moins malheureux, et je vous prouverai que les fautes des enfans sont souvent celles des pères. En attendant, Monsieur, puis-je vous être de quelqu'utilité ? me voilà à vos ordres. »

Le marquis embrassa cordialement M. Botte. « Ah, lui dit-il, en lui serrant la main, vous méritiez d'être noble. »

Dès les premiers mots de M. d'Arancey, Charles était sorti de son accablement. Il avait écouté avec avidité tout ce qui avait quelque rapport à sa Sophie ; il trouvait du soulagement à penser qu'elle n'était plus au pouvoir de son père ; il tirait un favorable augure des marques d'affection que son oncle venait de recevoir du marquis. Il faut si peu à l'infortuné pour lui rendre le courage ! Si la prévoyance est un présent cruel, bénissons au moins l'espérance.

Charles se mit en tiers dans la conversation, et le marquis lui fit l'honneur de l'écouter et de lui répondre. On raisonnait, on discutait, on n'était d'accord que sur un point : c'est que mademoiselle d'Arancey ne pouvait avoir choisi qu'une retraite qu'il lui fut permis d'avouer publiquement ; mais cette opinion consolante pour un père, ne l'instruisait de rien. Il appelait sa fille, il lui donnait les noms les plus doux ; il s'affligeait, il s'attendrissait, il allait se repentir peut-être. Charles suivait les mouvemens de son âme ; il s'applaudissait du changement qu'il croyait remarquer, et il ne songeait pas que le père qui cesse de contraindre, est encore loin d'être indulgent.

Cependant il fallait prendre un parti. M. Botte voulait aller au milieu de la nuit chez toutes les personnes

que connaissait Sophie. Charles se défiait toujours des promesses de son oncle ; et ne croyait pas tout-à-fait encore aux dispositions nouvelles du marquis. Il ne désirait pas que la charmante fille se retrouvât si promptement. Il représenta à son oncle qu'il serait impossible de cacher, aux personnes qu'on ferait lever à cette heure, un secret qu'on avait le plus vif intérêt de renfermer ; que sous le prétexte naturel de visites, ces recherches pouvaient se faire de jour, et qu'enfin il n'était pas à présumer ; que la personne qui avait donné asile à mademoiselle d'Arancey ; osât en faire un mystère au marquis; il espérait bien cependant, qu'attendri par la position malheureuse de Sophie ; que vaincue par ses prières, cette personne se tairait.

Ces messieurs furent interrompus par un laquais qui apportait une lettre.

Il l'avait reçue d'un homme qui exigeait qu'on la remît aussitôt à monsieur Botte, dût-on le réveiller, et qui attendait à la porte. Le cher oncle brise le cachet, parcourt rapidement le papier et s'écrie : « Votre fille est trouvée. Ecoutez, écoutez, ce que m'écrit madame Duport. Quelle est cette dame Duport ? demanda vivement le marquis. — C'est la femme la plus respectable que je connaisse, celle chez qui j'aurais conseillé à votre fille de se retirer, si celui qui ramène les enfans au devoir pouvait jamais les en écarter. — Voyons donc, Monsieur, ce qu'on vous écrit.

» Mademoiselle d'Arancey est chez moi, et dans un état impossible à rendre. Elle ne peut supporter l'idée de son prochain mariage, ni celle d'avoir manqué à son père ; elle sent qu'elle est déplacée ici, et elle ne peut se décider à retourner chez le

marquis. Cette enfant me console. Sa position est déchirante ; la mienne est délicate. Venez à l'instant, mon cher ami ; Sophie vous aime, elle vous respecte, et j'ai moi-même besoin de vos conseils. »

» Qu'on mette les chevaux, dit M. Botte. Je vous suis, dit M. d'Arancey. — Arrêtez, Monsieur ; vous êtes tranquille maintenant sur le sort de votre fille, et je puis m'expliquer librement avec vous : Si la démarche à laquelle votre dureté l'a réduite ne vous a pas ouvert les yeux ; si la crainte de l'avoir perdue n'a point amolli votre cœur ; si enfin, vous ne la cherchez que pour la sacrifier à votre satisfaction personnelle, la maison de madame Duport vous est fermée. — On prétendrait disposer de ma fille ! — Non, Monsieur. Je vais chez madame Duport ; je parle à mademoiselle d'Arancey le langa

qui convient à la circonstance, [illegible] ramène à des principes [illegible] pas dû s'écarter, et [illegible] nuit même dans la maison de son père. Vous la trouverez soumise [illegible] disposée à vous suivre demain à l'autel. C'est là, lorsqu'elle aura rempli ses devoirs dans toute leur étendue : c'est là, qu'on vous reprochera publiquement d'avoir violé tous les vôtres. L'officier civil est instruit ; il l'est par moi, et au lieu de serrer des nœuds contre lesquels tout [illegible] se révolte, il la mettra sous la sauvegarde de la loi, qui vous [illegible] dans ce qu'elle a de plus sacré, le libre consentement des parties. [illegible] maintenant dans quelle [illegible] vous êtes : Pere [illegible] venez embrasser votre fille [illegible] inflexible et cruel, [illegible] chez vous. — Je vais [illegible] Sophie.

marquis. Cette enfant me désole. Sa position est déchirante; la mienne est délicate. Venez à l'instant, mon cher ami; Sophie vous aime, elle vous respecte, et j'ai moi-même besoin de vos conseils. »

» Qu'on mette les chevaux, dit M. Botte. Je vous suis, dit M. d'Arancey. — Arrêtez, Monsieur; vous êtes tranquille maintenant sur le sort de votre fille, et je puis m'expliquer librement avec vous : Si la démarche à laquelle votre dureté l'a réduite ne vous a pas ouvert les yeux; si la crainte de l'avoir perdue n'a point amolli votre cœur; si enfin, vous ne la cherchez que pour la sacrifier à votre satisfaction personnelle, la maison de madame Duport vous est fermée. — On prétendrait disposer de ma fille! — Non, Monsieur. Je vais chez madame Duport; je parle à mademoiselle d'Arancey le langage

qui convient à la circonstance, je la ramène à des principes dont elle n'eût pas dû s'écarter, et je la rétablis cette nuit même dans la maison de son père. Vous la trouverez soumise et disposée à vous suivre demain à l'autel. C'est là, lorsqu'elle aura rempli ses devoirs dans toute leur étendue; c'est là, qu'on vous reprochera publiquement d'avoir violé tous les vôtres. L'officier civil est instruit, il l'est par moi, et au lieu de serrer les nœuds contre lesquels votre fille se révolte, il la mettra sous la sauvegarde de la loi, que vous outragez dans ce qu'elle a de plus sacré, le libre consentement des parties. Voyez maintenant dans quelles dispositions vous êtes: Père sensible et humain, venez embrasser votre fille; homme inflexible et cruel, allez l'attendre chez vous. — Je vais embrasser ma Sophie.

« Ne croyez pas, Monsieur, que l'intérêt de mon neveu ait déterminé ma conduite : l'homme courageux doit son appui au faible, et ce que j'ai fait pour mademoiselle d'Arancey je l'eusse également fait pour toute autre. — Mon cher oncle ? — Mon ami ? — M'est-il permis de vous accompagner ? — Non, Monsieur. Qu'iriez-vous faire chez madame Duport ? blâmer la conduite de mademoiselle d'Arancey ? — Je n'en ai pas le droit, mon oncle. — Je n'exige pas même que vous en ayez la force. Qu'y feriez-vous donc ? vous applaudiriez à sa démarche, car il faut opter. — Je me tairais, mon oncle. — Impossible, Monsieur. — Mais je la verrais un moment, je ne demande qu'un moment. — Vous ne pouvez l'obtenir que de l'aveu de son père, et vous voyez que Monsieur garde le silence. — Que je suis malheureux ! — Je le

sais bien ; mais vous devez rester ici et vous y resterez. Partons, monsieur le marquis. »

Madame Duport attendait M. Botte ; mais elle était loin de prévoir que M. d'Arancey dût l'accompagner. Elle avait retenu Sophie auprès d'elle, et elle cherchait à lui prouver par mille exemples, que les mariages de pure inclination sont rarement heureux. Elle désirait que la jeune personne la crût pour son repos ; mais croyons-nous jamais ce qui contrarie nos penchans, ce qui blesse même nos simples goûts ? Ces dames avaient commencé une thèse dans les règles sur la métaphysique de l'amour, lorsque ces messieurs entrèrent. La malheureuse fille frémit en apercevant un père dont elle redoutait le juste ressentiment, et elle cacha sa rougeur, sa honte, ses regrets dans le sein de son amie. « Mademoiselle, lui

dit le marquis, vous m'avez mal jugé. Si j'avais cru votre répugnance invincible, je n'aurais pas exigé un effort qui devait me coûter votre affection. — Hé, n'ai-je pas tout employé, mon père, les représentations, les prières, les larmes? — Ne rappelons pas le passé, Mademoiselle, je pourrais blâmer votre conduite; mais j'aime mieux n'imputer votre faute qu'à moi : pardonnons-nous mutuellement... Levez-vous, Sophie, ce n'est point à mes pieds que la nature a marqué votre place. Bravo, bravo, dit le cher oncle, ils s'embrassent, et cordialement. Ma foi, marquis, je vous fais compliment. Je n'aurais pas cru que vous pussiez vous exécuter d'aussi bonne grâce.

La conversation devint générale. M. d'Arancey avait soixante ans; mais il joignait à une figure distinguée une taille noble et bien prise,

cette politesse de cour qui n'a rien d'affecté, et qui sait unir à des manières aimables une teinte de respect qui plaît toujours aux femmes. Plus on vieillit, et plus on cherche à faire valoir ce qu'on conserve d'avantages: le marquis n'avait pas de système; mais il se conduisit comme s'il eût adopté celui-là, et madame Duport sentit les ressources qu'a une femme d'esprit avec un homme de ce caractère. Elle entreprit la justification de Sophie avec les ménagemens que la circonstance exigeait, et la délicate finesse particulière à son sexe. Elle se garda bien de parler de Charles. Elle savait que la persuasion s'insinue et ne violente jamais; mais à l'air d'intérêt avec lequel le marquis l'écoutait, à la grâce qu'il mettait dans ses réponses, elle osa se promettre quelque succès de ses soins à venir, pourvu toutefois que M. Botte

personne ; elle était du chevalier. Il écrivait qu'on peut déterminer une jeune personne par la douceur à un mariage de convenance ; mais qu'il est affreux de la tyranniser, et que la fuite de mademoiselle d'Arancey devait les éclairer l'un et l'autre. Il s'empressait de rendre à son ami la liberté de sa fille, et l'entière jouissance d'une fortune qui suffirait à peine à lui seul. Il finissait en disant qu'il estimait trop le marquis, pour n'être pas persuadé de prévenir le seul vœu que pût former un père en ce moment.

« Parbleu, mon cher d'Egligny, dit le marquis en entrant dans le cabinet du jeune homme, il nous eût été impossible de persister dans notre projet. Ce diable d'oncle a persuadé au magistrat... Hé bien, où est-il donc ? »

Le chevalier avait plus que du goût pour Sophie. Le baiser de la veille

l'en avait convaincu, et lui avait fait sentir l'impossibilité de se borner près d'elle à un rôle purement passif. Il ne se dissimulait pas que moins épris que Charles, indifférent, désagréable peut-être à mademoiselle d'Arancey, c'était à lui qu'il convenait de renoncer à sa main. Il redoutait l'inflexibilité du marquis, et il avait pris le moyen le plus sûr de se soustraire à ses persécutions, celui de s'éloigner.

M. d'Arancey aimait trop d'Egligny pour n'être pas vivement affligé d'une séparation qui paraissait devoir être durable. Le dénuement absolu où se trouvait cet honnête jeune homme, ajoutait encore à sa peine. Son ami le plus vrai obligé de travailler pour vivre! quel sort! et comment faire pour l'adoucir?

Il lui restait une fille. Mais pourrait-elle aimer un père qui l'avait

séparée de ce qu'elle avait de plus cher ? La société de madame Duport lui paraissait extrêmement agréable ; mais remplirait-elle jamais le vide cruel qu'il éprouvait ? C'était pourtant auprès de ces deux femmes qu'il devait trouver les ressources dont il avait tant de besoin. Sophie plaignit sincèrement le chevalier, dès qu'elle cessa de le craindre, et elle sentit qu'elle aimait un père qui n'abusait plus de son autorité. Les grâces savent quelquefois s'affliger sans rien perdre de leurs charmes. Madame Duport possédait cet avantage précieux. Ils causaient tous trois avec effusion, avec épanchement. Le marquis se fût trouvé heureux, parfaitement heureux, si d'Egligny eût été près de lui.

Madame Duport entrevoyait dans l'éloignement le jour où elle pourrait parler de Charles au marquis, sans

blesser son orgueil. Cependant elle ne se dissimulait pas combien il était difficile d'arriver au but où tendaient tous les vœux de Sophie. Elle sentait que ses efforts seraient sans fruit, tant que M. d'Arancey passerait les journées entières avec des gens titrés, qui caressaient sa chimère favorite; et dans un de ces momens, où une femme aimable obtient à peu près tout d'un homme qui paraît l'apprécier, dans un de ces momens qu'une femme sait toujours si bien saisir, elle lui dit: « Monsieur le marquis, j'ai deux propositions à vous faire, et j'espère qu'elles ne vous déplairont pas. Vous regrettez votre ami, vous êtes triste; votre hôtel garni ne vous convient plus. Je suis veuve, je n'ai pas d'enfans, ma réputation est pure, et je peux sans inconvénient vous abandonner la moitié d'une maison beaucoup trop grande pour moi.

L'usage veut que j'aie deux femmes; une seule me suffit; l'autre sera à mademoiselle d'Arancey. Vous vous servez quelquefois d'un carrosse de place; une de mes voitures sera à vos ordres. Un père d'un certain âge, et une fille très-jeune ont peu de chose à se dire; vos repas seraient sombres, et je ne veux pas que vous vous ennuyiez; j'ai du monde tous les jours, et vous ajouterez aux agrémens d'une société choisie.... Vous paraissez étonné, et vous avez tort. Votre séjour ici n'ajoutera rien à ma dépense habituelle : voilà pour votre délicatesse. J'aime trop ma charmante Sophie, pour ne pas aimer aussi un peu son père; et vous êtes trop galant pour ne pas vous rendre aux avances d'une dame qui vous aime, et qui veut bien vous le dire. »

Le marquis souriait et ne répondait pas; mais madame Duport savait que

dans certaines circonstances, sourire c'est répondre, et elle poursuivit : « Ma seconde proposition est une suite naturelle de la première. Le chevalier est un homme estimable ; vous lui devez beaucoup, et jusqu'au moment où on pourra faire pour lui quelque chose d'essentiel, vous lui consacrerez la plus grande partie d'un revenu qui vous sera à peu près inutile ici. — Madame, je suis confus ; pénétré de tant de bontés ; mais comment voulez-vous, lorsque j'ignore la retraite du malheureux d'Egligny.... — C'est où j'en veux venir. Vos amis ne peuvent rien ; M. Botte peut beaucoup. Il vous a quelquefois déplu ; mais il n'a pas mérité que vous dédaigniez ses services. D'ailleurs je ne vous propose pas de vous adresser à lui. Autorisez-moi seulement à le prier de chercher M. d'Eglïgny, et à le faire placer d'une manière conve-

nable. — Acceptez, mon père, acceptez. Ne me séparez pas d'une amie qui vous propose aussi noblement de devenir la vôtre. — Madame, s'occuper du chevalier, c'est mériter déjà ma reconnaissance. Jugez de quels sentimens vous me pénétrez, et par l'intérêt qu'il vous inspire et par ce qui me regarde personnellement dans ce que vous proposez. Mais puis-je sans indiscrétion. . . — Faites quelque chose pour Sophie, peut-être lui devez-vous un dédommagement. » Sophie embrassa son père, son père se rendit, et deux heures après il était établi chez madame Duport.

Les grands seigneurs qui venaient le voir, trouvaient d'abord extraordinaire qu'il eût accepté les offres d'une femme qui ne tenait pas à la noblesse. « Venez, venez, disait le marquis, et vous verrez si on peut

rougir de lui devoir quelque chose. »
Il les présentait. Les grands seigneurs oubliaient leurs cordons et tous les souverains du monde, pour ne s'occuper que d'elle, et chercher les moyens de lui plaire.

M. d'Arancey s'aperçut bientôt lui-même que ses anciennes conversations avaient quelque chose de sec et de monotone. Il trouvait la figure de madame Duport préférable au blason, et son esprit à la chronologie. Il eut le courage de dire tout haut sa façon de penser à ses illustres confrères, et ces messieurs s'accoutumèrent volontiers à être reçus dans le salon de madame Duport, que le marquis ne quittait plus. Le petit duc, celui qui avait si bien épluché les titres de monsieur Botte, cessa seul de le voir. « Cette femme, disait-il, me réconcilierait avec la roture. » . . . .

Madame Duport s'apercevait des progrès rapides qu'elle faisait chaque jour sur l'esprit de M. d'Arancey. Sophie s'en applaudissait ; Charles et M. Botte, que l'amie commune instruisait de tout, ne se possédaient plus, et voulaient absolument qu'elle risquât la grande proposition. Madame Duport sentait que tout était perdu, si le marquis refusait. Il pénétrerait le plan de séduction si sagement conduit jusqu'alors, et ne manquerait pas de s'y soustraire par une prompte retraite. Elle résistait aux sollicitations pressantes des deux amans et du plus impatient des oncles, lorsqu'une circonstance heureuse la détermina à tout hasarder.

Vous vous doutez bien qu'on avait envoyé l'intrigant Guillaume à la recherche du chevalier. L'aimable jeune homme ne savait rien faire que tourner, et sans avoir l'adresse d'un Guil-

laume, ce n'est que chez un tourneur qu'on l'eût été chercher, et c'est aussi là qu'on le trouva. M. Botte et lui s'entendaient toujours assez, quand le cher oncle ne médisait pas de monsieur d'Arancey, et il ne lui fut pas difficile de persuader à d'Egligny qu'il n'était pas fait pour passer sa vie une *gouge* à la main.

On allait se mettre à table chez madame Duport. Complaisante autant que sensible, elle retenait toujours quelqu'un des amis de monsieur d'Arancey, et ce jour-là elle les avait tous laissé sortir. Ils n'étaient que trois; on avait mis un quatrième couvert, et un paquet cacheté était sur la serviette. Le marquis regarde la suscription : Au citoyen Egligny. « Lisez, lisez, Monsieur, dit madame Duport; votre ami ne peut rien avoir de secret pour vous. »

Monsieur d'Arancey lit.

« Le gouvernement aimera toujours à donner des marques de sa bienveillance à ceux qui y ont des droits aussi légitimes que le citoyen Botte. Il vous prévient en conséquence, citoyen, qu'il vous a nommé secrétaire d'ambassade, près la cour de Berlin. Vous vous rendrez chez le ministre des relations extérieures, où vous recevrez vos instructions. »

« C'est vraiment un digne homme, que ce M. Botte, s'écria le marquis, et je vous assure que j'irai le remercier. Mais où trouver mon pauvre d'Egligny ? » Une porte s'ouvre, le chevalier paraît, les deux amis sont dans les bras l'un de l'autre.

« C'en est trop, Madame, c'en est trop. Vous donnez au bienfait un charme dont aucune autre main ne saurait l'embellir. Il est impossible de résister à la réunion de tant de

grâces. » Et le marquis, emporté par un mouvement qu'il ne peut maîtriser, embrasse madame Duport, non pas précisément à la manière du chevalier, mais avec une expression qui fit rougir l'aimable veuve.

Le dîner fut d'une gaîté folle. Mademoiselle d'Arancey ne craignait plus d'Egligny, et elle était à son aise. Son père trouvait la saillie piquante dans les yeux de Madame Duport, et Madame Duport répondait à chaque trait par de ces choses qui tiennent à la fois du sentiment et de la plaisanterie : il n'y a que les femmes qui connaissent ce genre-là. D'Egligny, instruit de la rupture de son mariage par M. Botte, se livrait à l'amitié, sans en redouter les reproches. Il éprouvait bien quelqu'embarras, en regardant Sophie : le souvenir de ce baiser.... « Allons, allons, lui dit Madame Duport, quel

homme n'a pas été la dupe d'une illusion? La vôtre honorait votre cœur; elle est de celles qu'on se pardonne. Souvenez-vous seulement de ne plus croire à l'amitié qu'inspirent les femmes de dix-huit ans, surtout lorsqu'elles sont charmantes. Madame, reprit M. d'Arancey, celle qu'inspirent des femmes d'un âge fait est tout aussi dangereuse. » Cette sortie inattendue embarrassa à son tour Madame Duport, disposée à parler de Charles, et malgré les coups de genoux répétés de Sophie, elle pensa qu'il faut se taire, quand on n'a pas assez de liberté d'esprit pour bien dire. On allait la dispenser d'entamer l'affaire, et lui laisser l'avantage toujours précieux de voir venir.

Le dîner était à peine fini. Monsieur d'Arancey, qui aimait, qui cherchait même à prolonger l'entretien toujours animé qui suit le café,

M. d'Arancey était devenu rêveur. Il se leva brusquement, et sortit sans rien dire. Hé, où allez-vous donc? lui cria Madame Duport. — Remercier M. Botte. — Je le remercierai pour vous. » Elle craignait que le cher oncle ne gâtât encore les affaires de son neveu : le marquis était déjà loin.

» M. Botte, réconcilions-nous sincèrement. — Je le veux bien, Monsieur d'Arancey. — Des hommes comme nous ne sont pas faits pour se tracasser éternellement. — C'est ce que j'ai souvent pensé. — Vous m'avez rendu un service essentiel en faisant employer d'Egligny.... — Bah, bah, c'est une misère. — Et j'en attends un de vous plus important encore. — Tant mieux, j'aime à obliger. — Je vous avoue que... que je ne sais.... — Pas de phrases. Que voulez-vous? — Que je ne sais com-

ment m'y prendre . . . — Que voulez-vous, vous dis-je? — Pour m'expliquer sur l'article délicat. . . . — Monsieur le marquis, nous allons nous brouiller encore. Que voulez-vous? Corbleu, parlez sans préambule. — Vous ne vous moquerez pas de moi? — Je ne me moque de personne. — Madame Duport est charmante. — Je le sais bien. — Je l'aime de tout mon cœur. — Et moi aussi, parbleu. — Mais. . . . . je ne l'aime pas. . . . comme vous. — Ah, je commence à vous entendre. — Et vous ne trouvez pas ridicule à mon âge. . . . — Votre âge, votre âge! on n'est jamais vieux quand on se porte bien, et qu'on sent battre son cœur. Et puis, Madame Duport n'est plus un enfant. — Ce qui m'embarrasse le plus. . . . . — C'est qu'elle n'est pas noble? — Oh, je l'ennoblirais. Ce qui m'embarrasse le plus, c'est sa grande

fortune. — Ce n'est pas un malheur que d'être riche. — Mais ne soupçonnera-t-elle point que des vues d'intérêt.... — Votre conduite avec d'Egligny vous met à l'abri du soupçon. — Mais..... croyez-vous que son état actuel lui pèse? — Ma foi, je n'en sais rien. — Vous ne savez pas si un nouvel engagement pourrait lui plaire? — Non, le diable m'emporte. — Mais.... vous pourriez la pressentir. — Mais, mais, mais.... je ne me mêle plus de mariages : je n'ai pas la main heureuse. — Madame Duport a de la confiance en vous; elle vous écoute. — Tout cela est fort bien, mais.... — Parlez-lui, je vous en prie, mon cher ami. — Mon cher ami, mon cher ami! c'est bien flatteur sans doute.... — Parlez-lui, je vous en conjure. — Hé bien, nous verrons. — A mon âge on compte les momens. — Ah, vous êtes pressé.

— Mais.... oui, un peu. — Hé bien, j'y vais tout de suite. — Vous êtes charmant. — N'est-ce pas ? Comme le besoin vous rapproche les hommes ! »

M. Botte avait senti, dès les premiers mots, les avantages que pouvait tirer son neveu de la confidence du marquis. Il commençait à perdre l'habitude de tout voir ployer devant lui, et il apprenait à se posséder. Il avait pris sur lui, avec bien de la peine, à la vérité, de ne pas prononcer le nom de Charles; il s'était montré un peu difficile pour exalter davantage le marquis, et enchanté d'une mission, dont le succès pourtant n'était rien moins que sûr, il court chez madame Duport. Il la tire d'un cercle de trente personnes; il prend mademoiselle d'Arancey de l'autre main, et va s'enfermer avec elles dans un arrière-cabinet. « Enfin, Madame, il ne tient plus qu'à vous

que ces chers enfans se marient. — Et que faut-il faire pour cela ? — Il faut vous marier aussi. » Sophie ouvrait des yeux, mais des yeux !....

Pourquoi ne peut-on parler de mariage à une femme, sans la faire rire, quelqu'âge qu'elle ait, quelque raisonnable qu'elle soit ? Madame Duport rit, en disant que la proposition était extravagante ; elle rit en demandant quel était celui qu'on lui destinait, ce qui n'était pas du tout difficile à deviner ; elle rit en répondant qu'elle ne pouvait se prêter à cela. « Vous voulez donc, Madame, que j'enterre mon neveu ? — J'en serais bien fâchée ; mais pour vous le conserver, faut-il que je me sacrifie ? — Qu'appelez-vous vous sacrifier ? le marquis est-il rebutant ? — Pas du tout. — Est-ce un imbécile ? — Au contraire. — Est-il d'un commerce difficile ? — J'en fais ce

que *je veux.* — Hé, que diable voulez-*vous de* mieux que cet homme-là? — Mais je ne veux rien, moi. Je *me trouve* à merveille comme je suis. — Tenez, Madame, je ne crois point les veuves qui font l'éloge du veuvage. Elles ressemblent un peu à ceux qui n'ont rien, et qui vantent sans cesse la médiocrité. — Monsieur est pénétrant. — Ah! vous en convenez. — Je me moque de vous, mon cher Botte. — Moquez-vous en tant que vous voudrez, il n'en sera pas moins vrai qu'une veuve se marie quand elle trouve un parti convenable, et celui-ci vous convient de toutes les manières. Un homme dont vous faites ce que vous voulez! quel trésor! Et la satisfaction de s'allier à une famille respectable, de la relever, d'assurer le bonheur de ces pauvres enfans, le mien, Madame, car vous mettrez une condition à

votre consentement..... Je vous le répète, le parti vous convient, donc vous vous marierez. — Mais, Monsieur Botte, pensez... réfléchissez... — J'ai pensé, j'ai réfléchi, et depuis que je vous parle, vous avez eu du temps de reste pour en faire autant. — Ma bonne amie, il me serait si doux de vous appeler ma mère! — Et crois-tu que je sois insensible au plaisir de te nommer ma fille? — Corbleu, l'affaire est arrangée. Monsieur le marquis, Monsieur le marquis! — Finissez donc, M. Botte: vous allez me compromettre cruellement. On n'a jamais vu se conduire de la sorte. — Oui, oui, grondez aujourd'hui; vous me remercierez demain. Monsieur le marquis, arrivez donc...... Hé bien, allez-vous faire l'enfant? levez les yeux, regardez Madame; parlez-lui donc....... que diable, vous ne

l'épouserez pas sans lui parler, peut-être ?

Madame Duport était aussi embarrassée au moins que le marquis. « Vous ne sauriez croire, lui dit-elle enfin, Monsieur, les folies que M. Botte me débite depuis un quart-d'heure. — J'ignore, Madame, quelle forme il a donnée à l'hommage de ma main ; mais rien n'est aussi sérieux et aussi vif que mes sentimens pour vous. — Il n'est pas croyable, Monsieur, que celui qui ne compatit pas aux peines de l'amour, place vraiment sa félicité dans les jouissances du cœur. Vous n'avez qu'un moyen de me convaincre de votre sincérité. — Et oserais-je vous demander, Madame, quel sera le prix de votre conviction ? — Ah, que de phrases, que de phrases! une femme qui vous prie de la convaincre, n'a-t-elle pas tout dit ? — Je me rends, Madame, et j'aime à

penser que ma fille vous devra son bonheur. Mademoiselle, embrassez votre oncle. »

Ce fut une ivresse, un délire, un transport, que cette chère petite Sophie s'efforçait en vain de cacher. Elle serrait à la fois dans ses bras M. Botte et son père. Oh, que dans ce moment elle l'aimait, son père! « Ma bonnè amie, n'embrasserai-je pas aussi ma mère? — Oui, Sophie, oui, je suis ta mère, et une mère bien tendre. Monsieur le marquis, je suis franche : il y a quelques jours que je soupçonne vos projets; mais en vérité, je ne croyais pas à leur exécution. »

M. Botte, presqu'aussi satisfait que Mademoiselle d'Arancey, se remit en course. Les pas ne lui coûtaient rien, quand il s'agissait d'exhaler sa joie, ou d'en donner à quelqu'un. Il retourna chez lui aussi vîte que

ses chevaux purent l'y traîner. Il embrasse son neveu de tout son cœur, et sans lui dire un mot, il le traîne vers sa voiture. « Mais mon oncle, je suis en robe de chambre. — C'est égal. — En bonnet de nuit. — C'est égal. — En pantoufles. — C'est égal, c'est égal. — Mais où me conduisez-vous? — Dans les bras de ta femme. — Dieu!... grand dieu!... quoi.... ma Sophie.... son père!... — Oui, trop heureux fripon, le père est rendu, et Sophie est à toi. Je le savais bien, moi, que ce mariage se ferait.... Hé bien, hé bien,... il a voulu se noyer, parce que je lui refusais sa maîtresse; il a voulu se laisser mourir, parce que le marquis n'entendait pas raison, et il va perdre la tête, parce que tout va mieux qu'il n'osait l'espérer. — Il y a de quoi la perdre, mon oncle, il y a de quoi en perdre cent..... Mais

donnez-moi le temps de m'habiller. — Ta femme ne te verra jamais en déshabillé, et moins habillé encore, n'est-ce pas ? — Mais la décence.... — Veut que tu prouves ton empressement, et en te présentant comme te voilà, il ne sera pas équivoque. — C'est de la démence. — Cela se peut; mais je le veux aussi. » Et le cher oncle le pousse dans sa voiture, le pousse dans le salon de Madame Duport, le pousse au milieu du cercle nombreux, qui déjà, sincèrement ou non, félicitait le marquis.

Bien qu'on connût la vivacité de M. Botte, on ne laissa pas de trouver l'accoutrement de Charles fort étrange. Une visite de cérémonie en robe de chambre! « Cela ne s'était jamais vu, disait-on. Hé bien, Messieurs, vous le voyez, disait notre oncle. Fallait-il pour un habit plus long ou plus court, retarder

d'une heure le plaisir qu'éprouvent ces aimables enfans?» En effet, Charles tout honteux d'abord, venait de s'échapper du grand fauteuil, où on l'avait confiné, un coussin sous les pieds, et un autre sous la tête. Il ne voyait plus que sa Sophie, et il l'avait conduite au bout, tout-à-fait au bout, dans le coin le plus reculé de l'appartement, et ils parlaient, ils parlaient...... ils extravaguaient, ils riaient, ils pleuraient.... ils faisaient ce que vous avez fait peut-être, ou ce que vous ferez peut-être bientôt, ce qui vaut mieux : c'est si peu de chose que le passé! la plus faible jouissance efface le plus brillant souvenir.

On les regardait avec un plaisir! en les regardant, on était tenté d'amour. Le marquis était animé... Ah! Madame Duport n'avait pas l'air de s'en apercevoir; mais elle en augurait

bien : on n'est pas veuve sans avoir quelqu'expérience.

Monsieur Botte voulait absolument faire à monsieur d'Arancey les avantages qu'il lui avait déjà proposés. Madame Duport prétendit que personne n'avait le droit de lui ôter la satisfaction d'enrichir son époux. Elle consentit seulement qu'il acceptât cette terre à laquelle il tenait tant à cause de son nom. Sophie qui dans certaines circonstances n'avait pas le droit de répliquer à son oncle, fut obligée de prendre les trois fermes et la terre du Berry. Charles eut les herbages de Normandie, et il restait encore à M. Botte quarante mille livres de rente. Ces gens-là n'étaient pas à plaindre du tout.

Une chose sur laquelle on ne put faire entendre raison à notre oncle, c'est la magnificence qu'il voulut déployer aux deux noces. Madame Du-

port prétendait qu'une femme raisonnable doit se marier sans éclat, et en effet, ce n'est point à la pompe que tient essentiellement une veuve qui se remarie. M. Botte soutenait qu'on ne peut rendre un pareil jour trop remarquable, et qu'un serment prononcé de bon cœur se ferait à la face de l'univers. On tira donc encore une fois des remises, des armoires, des magasins, les carrosses, les livrées, les ameublemens. Sophie reprit de fort bonne grâce son brillant trousseau; elle permit au cher oncle de rattacher encore les girandoles aux jolies petites oreilles condamnées sans appel à être tiraillées, et on partit pour le château fort contens des autres et de soi. Horeau même fut gai, et pour la première fois il eut des saillies.

Edmond ni le curé ne savaient à à qui appartiendrait enfin ce château qu'on achetait, qu'on donnait, qu'on

revendait, et tous deux fermes dans la foi, laissaient agir la providence. En attendant ses adorables décrets, ils jouaient au piquet pour charmer leurs loisirs, et mademoiselle Fanchon, établie dans la même chambre, repassait à côté d'eux les aubes et les surplis : de temps en temps, elle suspendait son travail pour juger d'un coup, donner des conseils, verser le petit verre de vin blanc, et ranimer la conversation languissante. Le bon pasteur recevait ces soins avec beaucoup de complaisance, parce que le curé le plus sage est toujours plein d'égards pour sa gouvernante.

Et comme les gouvernantes de curé ont, ainsi que les autres humains, un penchant décidé à se faire valoir, c'était Fanchon qui, en l'absence du pasteur, recevait les ouailles, qui conseillait aux femmes de ne jamais céder à leurs maris, qui faisait dire

le catéchisme aux petits enfans, et leur expliquait le mystère de la Sainte-Trinité ; c'était à elle qu'appartenait exclusivement l'honneur de changer et de blanchir les chiffons de Sainte-Anne, et de balayer les araignées qui s'attachaient scandaleusement aux visages sacrés de la bonne Vierge et de son divin poupon ; c'était elle qui répondait d'un ton d'importance : nous ne disons pas de messes à douze sous ; c'était elle enfin, qui, de temps en temps, chapitrait le bedeau, grave personnage, chantant fort, labourant bien, mais accrochant toujours à sa charrue une vieille canardière avec laquelle il assassinait, dans les sillons, quelques perdrix, dont il garnissait son pot, sans même en offrir la dîme au curé, ce qui déplaisait fort à mademoiselle Fanchon, qui s'était fait une réputation extraordinaire par sa manière

d'apprêter les perdrix aux choux.

Fanchon repassait donc, ainsi que je vous le disais, et tout à coup elle poussa un grand cri, et laissa tomber le fer sur son pied. Les carrosses entraient dans la cour, et elle avait reconnu et Sophie, et son père, et le cher oncle, et le neveu. Comme un fer tombé sur le pied d'une gouvernante, est un événement pour tous les curés possibles, celui-ci jette ses cartes, court à Fanchon, et s'écrie à son tour en voyant les voyageurs. Edmond s'approche pesamment de la croisée, ouvre de grands yeux, et s'étonne comme les autres. L'étonnement devint stupéfaction, quand ils surent qu'il y avait deux mariages à faire, et le plutôt possible.

M. Botte avait fait afficher dès long-temps celui de son neveu, et toujours impatient de jouir du bonheur d'autrui, il voulut profiter du

bénéfice de l'affiche, et prononça que le mariage se ferait le soir même. Charles avait d'excellentes raisons pour être de l'avis de son oncle; Sophie rougissait, ne disait mot, et se résignait. M. d'Arancey était bien-aise de prouver à madame Duport qu'il saisirait avec empressement toutes les occasions de lui plaire; la belle veuve disait qu'il est inutile de remettre au lendemain une bonne œuvre qu'on peut faire à l'instant même, et tout le monde étant parfaitement d'accord, Horeau fut député vers le maire du lieu, et le curé se fit mettre des papillottes par Fanchon.

Dans un instant, tout le village est en l'air. Les enfans de chœur quittent leurs sabots, se débarbouillent, et l'un d'eux, le fameux Coco, brailleur infatigable, et rabatteur consommé, fait résonner la

grosse cloche, que M. Bôtte a fait jucher au plus haut de la charpente. L'église est parée; le pasteur est en grand costume, et il attend les futurs sous le portail, le goupillon à la main.

Le marquis aurait donné vingt arpens pour avoir l'habit brodé, les talons rouges, et le chapeau à plumet. A défaut de ses marques distinctives, il se redressait, il regardait tout le monde du haut de sa grandeur, tout le monde le saluait, et il disait à sa fille qu'il conduisait à l'autel : « Ces gens-là reconnaissent toujours leur maître. » De temps en temps, il oubliait sa noblesse, et se tournait vers madame Duport, qui avait pris le bras de M. Montemar. Il lui adressait des choses très-fines, très-piquantes sur les suites de la cérémonie, et comme une femme ai-

mable saisit toujours une agréable allusion, la belle veuve lui souriait, et on m'assura qu'elle disait bien bas : Dieu le veuille.

Edmond fermait la marche, appuyé sur la grosse Fanchon. Monsieur d'Arancey n'était pas trop d'avis que son fermier fût de la noce ; mais madame Duport lui avait dit : Je vous en prie, et il avait invité le vieillard d'assez bonne grâce.

Le curé plaça le marquis dans la stalle la plus voisine de l'autel, et l'encensa avec de mauvaise résine, dont l'odeur lui parut délicieuse, et il disait à madame Duport : Je vous assure que je ne suis sensible à ces justes honneurs, que parce qu'ils rejaillissent sur vous.

Le curé, qui savait se prêter aux faiblesses humaines, quand il pouvait le faire sans inconvénient, n'oubliait jamais ce qu'il devait à

son ministère : il adressa aux fortunés époux, sur les obligations qu'ils contractaient, un discours, qui, bien qu'impromptu, développait sans pédantisme, cette saine morale que les hommes de tous les climats reconnaissent sans contradiction. Charles, très-disposé à rendre sa Sophie la plus heureuse des femmes, trouvait l'orateur un peu long. Mais le bruit de trente musiciens et de cinq cents fusées volantes, avertirent l'estimable curé qu'il était temps de finir, et il termina par le protocole ordinaire : « Un mariage bien assorti est le commencement de cette éternelle félicité, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.* »

« Qu'ils vous entendent tous trois, ou *qu'ils vous entendent tout seul,* » dit ce coquin de Guillaume qui se

fourrait partout, et qui avait pris la poste avec l'argent du cher oncle, pour voir la cérémonie.

Nos aimables jeunes-gens furent unis enfin, et le furent en présence d'un père éternel blanc. Ce n'est pas que le peintre noir n'eut attaqué le curé, comme il l'en avait menacé; mais il plaida devant des juges blancs, et il fut condamné : n'ayons jamais de rapports d'intérêt avec nos juges. Cependant comme un artiste ne se décide pas aisément à perdre un chef-d'œuvre, le peintre envoya son tableau au roi de Congo, à qui je ne vous conseille point d'aller dire que le père éternel n'est pas noir.

Mademoiselle Fanchon voulut bassiner le lit des mariés, et elle disait à la jeune épouse : « Le moment est pénible, Madame ; mais cela n'est pas long : j'en sais quelque chose. »

Vous allez me demander ce qu'est devenu d'Egligny, car vous voulez tout savoir. Il avait senti qu'il ne jouerait pas un rôle agréable au château, et il s'était jeté de suite dans la diplomatie, pour tâcher d'oublier sa petite sœur.

Quinze jours après, madame Duport rougit à son tour. Les femmes rougissent de colère, de plaisir, de pudeur; elles rougissent de tout; elles rougissent comme elles veulent, et il faut être bien fin pour dire précisément ce qui les fait rougir. Au reste, je suis très-sûr que la colère n'entrait pour rien dans la rougeur de madame Duport.

Le monde approuva beaucoup le mariage des deux jeunes-gens, et il s'égaya un peu sur celui du marquis : il était vieux, et madame Duport était encore belle. Elle im-

posa silence aux plaisans par des soins si tendres, des attentions si soutenues, qu'il fallut croire enfin qu'elle aimait vraiment son mari. On ne se permit pas même de douter qu'il ne fut vraiment le père d'un très-joli petit enfant, que lui donna son épouse.

Jamais elle n'usa de son ascendant sur l'esprit de son mari, que pour le rendre plus heureux et meilleur. Ses paysans l'avaient toujours craint: il devint affable et bon; ils l'aimèrent, et il sentit combien il est plus doux d'inspirer un sentiment que l'autre. Il disait encore de temps en temps : Un homme comme moi; un homme de mon rang; il appelait constamment sa femme, madame la marquise. Il est des habitudes qui ne se perdent jamais totalement, et puis on lui pardonnait sans peine le petit reste

de celle-ci : elle ne faisait de mal à personne.

Sophie fut mère avant la marquise, et cela devait être. Un mari de vingt ans a tant d'avantages, qu'on a perdus à soixante! Elle le fut une seconde, une troisième fois, et à chaque fois, Charles lui jurait qu'il l'aimait toujours davantage. C'est difficile à croire ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'estime, une bonne et franche amitié remplacèrent avec le temps un sentiment qui, malheureusement, ne dure pas toujours.

M. Botte criait sans cesse, mais on était convenu de le laisser faire, et on le livrait, quand il criait trop fort, à l'ami Horeau, homme toujours bon et toujours nul, qui raffolait, disait-il, de sa femme, et qui ne passait pas un mois de l'année avec elle.

D'Egligny devint ambassadeur, et il se chargea des ruines d'une princesse Russe, en faveur de vingt à trente villages et de leurs habitans qu'il épousa avec elle.

L'amour malheureux est plus opiniâtre que l'amour fortuné. Cependant Georges revint à cet état de calme, où tout le monde désirait si sincèrement de le voir. Parvenu à la tête de son corps, il venait religieusement tous les ans passer quelques semaines auprès de son vieux père aveugle et sourd. Il lui lisait un chapitre de la Bible, et criait à tue-tête pour se faire entendre. « Ah, disait le bon homme, si tu avais le secret du jeune Tobie! mais il est perdu, on ne le retrouvera pas. »

Le vieillard mourut enfin, il faut bien finir par-là. On le pleura, on lui fit un fort joli convoi : c'est

tout ce qu'on peut pour un mort.

Guillaume devint à-peu-près honnête homme, parce qu'en récompense de ses bons et de ses mauvais services, Charles lui donna de quoi le guérir de la tentation de faire des dupes.

Le bon curé resta commensal du château. Il y enseignait un peu de latin aux petits neveux de M. Botte, il y faisait sa cour aux deux mamans, et il continua à dire des messes, à faire des prônes, et à laisser danser les petites filles.

POST-FACE.

« Hé bien, Lecteur malévole, que dites-vous de M. Botte? — C'est le Bourru bienfaisant. — Je le sais bien. — Pourquoi voler

Goldoni ? — Je n'ai volé personne. On ne crée pas de caractères. Il faut les prendre dans la nature, parce que, hors la nature, il n'y a rien. C'est là qu'a puisé Goldoni, et moi aussi. Il a fait son Bourru, et moi le mien. Il l'a habillé à sa manière ; j'ai costumé celui-ci le moins mal qu'il m'a été possible, et je ne suis pas plus copiste qu'un sculpteur qui fait un homme, lorsque cent autres en ont fait. Au reste, si M. Botte vous déplaît, supposez que vous venez de voir tomber une pièce, de faire une bouillotte, d'entendre remettre des causes, ou de lire un journal. »

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER TOME.

JUN 16 1953